

---

## **(1A) « Tout faire pour obtenir des papiers et une autorisation de séjour »**

### **Association « Les Champs de Booz »**

---

Près de 500 femmes, seules, demandeuses d'asile, en cours de régularisation et d'insertion sont, chaque année, accueillies et accompagnées par l'association « Les Champs de Booz », basée à Saint-Mandé (94). Rencontre avec Sœur Solange, religieuse de Notre-Dame de Charité, à l'origine de la création de l'association, et Sœur Myriam, Fille de la Sagesse, secrétaire de l'association. A ce jour, 22 congrégations et monastères en sont partie prenante.

#### ***Qu'est-ce qui a déclenché la création de l'association « Les Champs de Booz » ?***

**S. Solange :** Lorsque j'ai pris ma retraite professionnelle, il y a dix ans, je suis devenue bénévole à la Cimade [*Ong de solidarité active avec les migrants, les réfugiés et les demandeurs d'asile*]. Là, un suivi juridique est assuré, mais les femmes nous sollicitaient aussi pour des hébergements. Or, il n'y a que très peu de places dans les foyers Cada [*Centre d'accueil pour demandeurs d'asile*] et elles se retrouvent souvent logées auprès de compatriotes dans des conditions déplorables. La Cimade propose des conseils, mais un véritable accompagnement manque. A partir de ce constat, identique à celui d'autres structures existantes, nous avons pensé nécessaire de créer un service auprès des femmes réfugiées, sans papiers. Nous avons entendu comme un appel à leur apporter un soutien complémentaire.

#### ***D'où vient l'intuition d'œuvrer en « intercongrégation » ?***

**S. Solange :** Les Congrégations Union Notre Dame de Charité et Notre Dame de Charité du Bon Pasteur n'ont jamais envisagé de rendre seules ce service auprès des femmes réfugiées. Nous avons sollicité d'autres congrégations de Paris et de l'Île de France qui ont répondu « *présent* ». L'association est née début avril 2003. Elle porte le nom de « Champs de Booz » en référence au livre biblique de Ruth. Elle rassemble, aujourd'hui, une douzaine de congrégations. Des laïcs bénévoles nous ont également rejointes. Nous ne nous sommes pas choisies pour travailler ensemble. Face à l'appel, il y a eu différentes réponses ! Chaque congrégation collabore en fonction de ce qu'elle croit bon de faire. Certaines nous apportent un soutien financier, nous en avons grand besoin. Nous ne vivons que de dons. Cela nous donne aussi une certaine liberté d'action.

**S. Myriam :** L'intercongrégation est une spécificité de l'association. C'est une des premières fois que des Instituts se rassemblent pour ce type de service ! Si nos congrégations sont différentes quant à l'inspiration spirituelle, nous nous rendons compte que nos charismes développent une sensibilité commune quant aux actions à mener et à la sensibilisation à développer.

#### ***Quels sont vos champs d'intervention ?***

**S. Solange :** Nous recevons des femmes qui attendent leurs papiers. Nous offrons un hébergement provisoire à celles qui ont le statut de réfugiées. Nous proposons un accompagnement personnalisé pour celles qui cherchent à s'insérer. Grâce aux congrégations, aux paroisses, aux familles, nous avons des chambres à disposition ou des studios indépendants. Une chambre peut également être disponible pour des situations d'urgence de quatre à cinq jours ou pour accueillir les familles des prisonniers de la Santé. Nous recevons aussi des femmes qui ont été déboutées du droit d'asile et qui entament de nouvelles procédures. Notre travail se fait dans le concret face à chaque situation. Nous intervenons en complémentarité pour sortir des angoisses. Nous appelons des relais extérieur, ou bien on nous fait appel.

**S. Myriam :** Notre accueil est sans condition, ni religieuse, ni politique, ou autre. Il se déroule en deux temps, en commençant par une collation conviviale. Puis la femme est appelée pour un entretien, à

l'issue duquel nous évoquons les orientations et les ateliers possibles. Ces derniers sont à la demande et concernent l'informatique, la langue française, l'alphabétisation, le conseil médical, l'Internet, etc. Nous avons la chance de proposer aussi un vestiaire. Nous sommes en lien avec une entreprise de prêt-à-porter de style qui nous donne les prototypes qu'elle ne peut vendre. Ce vestiaire met du baume au cœur des jeunes femmes, qui se sentent davantage exister, plus « femme » en quelque sorte. Quelquefois, nous donnons des conseils pour rédiger un curriculum vitae ou pour préparer un entretien avec l'Ofpra (Office français pour les réfugiés et les apatrides).

**S. Solange** : C'est très varié ! Nous accompagnons certaines Sri Lankaises dans les lieux mêmes des entretiens juridiques ou encore à la Cour nationale du droit d'asile pour qu'elles voient à quoi ressemblent les audiences. Nous avons la chance d'avoir parmi nous des sœurs qui parlent tamoul !

### *À quelles difficultés êtes-vous confrontées ?*

**S. Solange** : Depuis sept ans que l'association existe, nous vivons plus de joies que de tensions ! Mais nous suivons de près les évolutions de la loi. La population évolue aussi. De plus en plus de femmes âgées viennent. Nous n'avons pas de solutions pour elles. Depuis l'an dernier, nous avons des difficultés avec des personnes qui prolongent la durée de la convention d'hébergement et dont le logement est plus qu'incertain. La majorité des femmes se saignent pour envoyer à leurs enfants restés au pays le peu qu'elles ont et elles grignotent sur la petite participation qui leur est demandée. C'est une part de souffrances à gérer avec elles. Nous poursuivons nos relations en partenariat étroit avec d'autres structures engagées auprès des demandeurs d'asile. Ce matin, nous avons reçu une demande du Samu social pour que nous travaillions ensemble !

### *Quelle est la femme dont le parcours vous marque le plus ?*

**S. Myriam** : Je suis sûre que nous pensons à la même jeune femme, à K\* ! C'est une Guinéenne qui a 35 ans. Nous la suivons depuis le début de l'association et nous voyons son évolution. Nous l'avons connue déboutée, réduite à rien, elle dormait à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière. Aujourd'hui, elle réside dans un foyer d'hébergement. Elle y est déléguée pour la défense des droits des habitants et elle suit une formation à la Fnars (Fédération nationale d'accueil et de réinsertion sociale). Lors de nos premières rencontres, elle parlait très peu. Maintenant, il faut voir comment elle s'exprime, il faut l'entendre parler ! On la sent épanouie, quel chemin parcouru ! Elle a une grande volonté de s'insérer par un travail, et de tout faire pour obtenir des papiers et une autorisation de séjour. Elle revient régulièrement nous voir pour le lien amical et aussi pour le vestiaire !

**S. Solange** : Il reste quand même des souffrances. Elle n'a pas obtenu le statut de réfugiée. Elle bénéficie d'une autorisation provisoire de séjour pour soins, mais elle ne peut y prétendre longtemps. Elle ne peut pas non plus se remarier, le mari au pays n'accepte pas le divorce... C'est très difficile pour elle de se projeter dans l'avenir. K\* est musulmane. Elle n'a pas remis le voile, mais elle prie !

### *Qu'est-ce qui vous motive à poursuivre votre action ?*

**S. Solange** : La semaine dernière, une jeune femme hébergée chez nous est venue. Nous avons des doutes sur son rapport à la prostitution, mais nous avons toujours maintenu la relation. Déboutée, elle a obtenu un statut subsidiaire. Et c'est son mariage qu'elle est venue nous annoncer et nous y inviter ! Je repense aussi à la journée culturelle que nous avons organisée l'an dernier. Les femmes nous ont fait la surprise d'animer la soirée : elles ont composé des chants sur le thème des Champs de Booz, pour manifester leur reconnaissance. C'était très touchant.

**S. Myriam** : Le travail existe, mais nous avons de grandes joies, comme celle d'entendre : « *Vous êtes ma famille* » ! Ou encore comme cette jeune femme déboutée qui a rencontré son mari lors d'un pèlerinage à Lourdes. Lorsqu'ils viennent nous rendre visite, ils nous apportent des noix, du lait et du miel en direct de Rodez où ils habitent maintenant. A leur tour, ils donnent ! Et puis, le plaisir de travailler en équipe est également important. Les jours de permanence, nous prenons nos repas ensemble, avec des vrais moments de détente !

Florence de Maistre

---

## (2A) "Écouter Jésus Christ parler au travers de ces jeunes"

### Association « Le Valdocco »

---

*L'association Le Valdocco est née dans le Val d'Oise au milieu des années quatre-vingt dix, à la suite d'émeutes et en réponse à l'inquiétude des habitants. L'initiative revient à la province salésienne qui souhaitait réactualiser le Valdocco de Turin, une maison créée au XIXe siècle par Jean Bosco pour l'accueil des jeunes défavorisés. En 2005, une antenne de l'association a également ouvert ses portes à Lyon. Rencontre avec le Père Jean-Marie Petitclerc, salésien de Don Bosco, directeur de la structure.*

#### *Que propose aujourd'hui le Valdocco ?*

**P. Jean-Marie Petitclerc :** Le Valdocco regroupe cinq établissements. En région parisienne, l'association gère une équipe de prévention qui œuvre sur quatre cités sensibles depuis 1995. L'année suivante, nous avons ouvert un institut de formation professionnelle initiant aux métiers de la ville. En 2005, nous avons créé une antenne en région lyonnaise. Le service de prévention travaille sur quatre cités sensibles, deux dans Lyon intra-muros et deux à Vaulx-en-Velin. Depuis 2006, nous proposons des ateliers chantiers pour l'insertion des grands jeunes et des jeunes adultes. Et nous avons également ouvert un foyer d'accueil pour enfants.

#### *Qu'est-ce qui caractérise votre démarche ?*

**P. Jean-Marie Petitclerc :** Dans les quartiers, notre approche s'appuie sur la proximité, pour rejoindre les enfants et les adolescents là où ils sont. Il s'agit d'aller vers et non de faire venir. Notre approche est globale : elle touche la vie à la maison, la vie à l'école, les loisirs. Nous proposons donc des loisirs, ainsi que du soutien scolaire et du soutien à la parentalité. Nous rencontrons des jeunes de sept à vingt-un ans de façon continue, avec une dimension davantage axée sur l'animation pour les enfants et sur l'insertion pour les adultes. Notre travailons avec des partenaires, nous utilisons le réseau des acteurs locaux. Nous éduquons aussi à la mobilité avec une approche du métissage social. L'enfermement des jeunes dans des cultures de ghetto est, je crois, le problème numéro un. Il y a les murs des cités et les murs qui sont présents dans les têtes. Le rapport à la violence est une de nos grandes difficultés. Face au « mal être » des jeunes, il nous faut toujours désamorcer le conflit. Les équipes sont confrontées en permanence à une agressivité verbale et à des menaces. On sait que c'est souvent le plus tendre qui se cache derrière cette carapace. Elle demande beaucoup de temps avant d'être brisée.

#### *Comment favorisez-vous le métissage social ?*

**P. Jean-Marie Petitclerc :** À Lyon, et c'est nouveau dans l'histoire de la province, l'archevêque a confié la double mission pastorale et socio-éducative avec la charge de trois paroisses et du Valdocco aux deux communautés de Salésiens et de Salésiennes, qui prient ensemble. Trois Frères prêtres sont responsables de paroisse, trois sont au service du Valdocco, un est étudiant. Une sœur est responsable d'aumônerie, une est engagée dans Le Valdocco, deux sont en charge de l'accueil. Récemment, sur le quartier de l'Institut Notre-Dame des Minimes, le Provincial m'a confié la double communauté de la paroisse et de l'école. Don Bosco envisageait l'œuvre salésienne à la fois à la maison pour l'accueil, à l'école pour se former, dans la cour de récréation pour se détendre, dans la paroisse pour évangéliser. À l'échelle d'un territoire, l'animation cohérente de la paroisse, de l'école et de l'œuvre éducative favorise les rencontres. Nous organisons de grands jeux communs avec les jeunes des quartiers et les scouts. Les structures sportives de l'école sont prêtées aux jeunes du Valdocco. Il s'agit d'ouvrir les habitants des pavillons aux jeunes des quartiers et d'ouvrir les jeunes des quartiers aux autres jeunes de la ville. Je continue de pratiquer la voile avec les jeunes l'été et c'est une grande joie personnelle. Là aussi, nos pratiques ont évolué. Désormais, nous formons des équipages mixtes avec des jeunes des quartiers et

des jeunes des paroisses. Sans cette mixité, nous prendrions le risque de recréer l'ambiance de la cité au port. Et puis la mer est une belle école de prière et de fraternité.

***Quelle est l'actualité du message de Don Bosco ?***

**P. Jean-Marie Petitclerc :** Je suis frappé par la pertinence de la pédagogie de Don Bosco. Il a eu deux intuitions fortes. Dans un contexte de mutation, il met en évidence que la capacité de transmettre est plus liée à la qualité de la relation au jeune qu'à la qualité du système mis en place. Et il nous fait découvrir pleinement que la violence naît de la faillite des accompagnements éducatifs. Il nous faut apprendre à gérer un conflit autrement que par la violence. À l'époque de Don Bosco, les autorités enfermaient les jeunes. Lui répondait qu'il fallait plutôt les éduquer ! Un travail qui ne peut commencer que lorsque la relation est basée sur la confiance. Et un jeune ne fera confiance qu'à quelqu'un dont il sent qu'il compte à ses yeux.

***Quel parcours vous a particulièrement marqué ?***

**P. Jean-Marie Petitclerc :** Je me souviens de ce jeune que j'ai aidé, avec une amie éducatrice, à sortir d'un réseau de prostitution infantile. À l'époque, je travaillais dans un foyer à Caen et je faisais toutes les semaines une étape à Paris. Tous les jeudis soir, je m'asseyais à la même table d'un café près des lieux qu'il fréquentait. Une confiance est née. J'ai réussi à le convaincre de venir sur le bateau, puis de venir dans un foyer de l'enfance. Un jour, un camion s'est arrêté devant le Valdocco à Argenteuil. Pourtant nous n'avions rien commandé. Il en est sorti. Il est devenu chauffeur routier. Il avait cherché à me retrouver car il voulait me présenter ses enfants !

***Quels sont les mots, les phrases clefs qui animent vos relations ?***

**P. Jean-Marie Petitclerc :** « *Ce que vous faites aux plus petits c'est à moi que vous le faites !* » Ma démarche première est d'écouter Jésus Christ me parler au travers de la voix de ces jeunes. Le Christ est présent au cœur des exclus, des petits. Et ces ados des quartiers sont les plus petits de notre société. Le slogan de notre congrégation est : *évangéliser en éduquant, éduquer en évangélisant !* Nous devons être porteur d'une Bonne Nouvelle pour les jeunes, encore faut-il être capable de les rejoindre. L'Évangile n'est pas qu'un discours, c'est une pédagogie. Jésus ne prend quasiment jamais l'initiative du dialogue. Il répond davantage à des questions, sauf avec la Samaritaine « *Donne-moi à boire* » et avec les pèlerins d'Emmaüs « *De quoi parliez-vous en chemin ?* ». Telle est la pastorale du Valdocco : s'intéresser à la situation des jeunes et les mettre en situation d'aider, par le biais d'une rencontre avec une adulte qui pourra lui dire « *J'ai besoin de toi pour...* ». Nous soudons la relation éducative sur les verbes croire, espérer, aimer. Nous développons une relation à l'enfant dans le vécu avec le Christ, qui revient à dire "*Je crois en toi à la manière dont le Christ croit en toi et à la manière dont j'expérimente que le Christ croit en moi*". De même avec "*j'espère en toi*" et "*je t'aime*". Ces années de jeunesse sont déterminantes dans la construction du parcours de l'homme, soyons présents là où tout se joue ! Quel plaisir, d'être au contact des jeunes, avec qui rien n'est jamais acquis ! Tout est toujours à rejouer dans la relation, dans une dynamique, dans une transmission !

***Qu'est-ce que la présence des religieux apporte au sein de l'équipe du Valdocco ?***

**P. Jean-Marie Petitclerc :** L'équipe du Valdocco est sa force, ainsi que le regard positif des uns sur les autres. Quand un éducateur a une difficulté, il peut parler sans être jugé sur son professionnalisme. Les autres l'écoutent avec la capacité de se dire des choses vraies. La présence religieuse représente environ 10 % de l'équipe. Nous apportons le témoignage du ressourcement dans la vie de prière communautaire. Elle irradie le quotidien des équipes, qui vivent des hauts et des bas. Nous reposons toujours la question du sens de l'action. Les collègues qui travaillent avec le nez dans le guidon, perdent de vue le sens de ce qu'ils font et chaque jour cela devient plus insupportable. Nos relations, notre présence religieuse permet d'inviter à toujours se rebrancher sur la sève, sur les raisons du métier.

Florence de Maistre

---

### **(3A) « Le bonheur, c'est une relation réussie »**

#### **CPU : Coup de Pouce Université - Lyon**

---

Près de 400 étudiants, étrangers et en cycle supérieur, fréquentent chaque année l'association Coup de Pouce Université (CPU) à Lyon. Animée par une petite centaine de bénévoles, si elle propose une aide à la réussite du cursus universitaire, elle offre surtout un lieu d'échanges et de découvertes mutuelles. Rencontre avec Jean-Noël Gindre, s. j., directeur du Coup de Pouce Université.

#### *Qu'est-ce qui a déclenché l'ouverture du CPU en septembre 2007 à Lyon ?*

**P. Jean-Noël Gindre :** J'étais déjà impliqué dans le Cised (Centre d'initiatives et de services des étudiants de Saint-Denis – 93), et je bénéficiais de l'expérience de la coopération avec des Sœurs Auxiliatrices, le diocèse de Saint-Denis et la communauté Vie Chrétienne, lorsque les Jésuites m'ont envoyé à Lyon. Ils souhaitaient, là, la reprise d'une initiative sociale. Puisque nous n'avons pas les moyens d'œuvrer tout seul, j'ai invité une quinzaine de congrégations ignatiennes lyonnaises pour réfléchir ensemble à ce que nous pourrions essayer de faire. C'était au lendemain du grand rassemblement de la famille ignatienne à Lourdes en 2006. Nous avons eu une démarche forte en famille, sans savoir à l'avance vers quoi nous allions nous tourner.

#### *Pourquoi les étudiants étrangers ont-ils retenu votre attention ?*

**P. Jean-Noël Gindre :** Un groupe de travail de cinq personnes a enquêté pendant trois mois du côté des sans papiers, des réfugiés, des sortants de prison, des malades psychiatriques, des alcooliques, etc. pour voir quelle association voudrait nous confier une mission. Nous avons aussi regardé du côté des étudiants étrangers. En 2000, la ville de Lyon recevait 4 000 étudiants étrangers, ils étaient 15 000 en 2007 ! Cette croissance très rapide était aussi trop nouvelle pour qu'une structure s'en saisisse. Des congrégations proposent des foyers de logement, nous avons souhaité apporter une présence complémentaire.

#### *Qu'est-ce qui a pesé dans les choix et orientations du projet ?*

**P. Jean-Noël Gindre :** Pendant trois mois, nous avons bâti un projet, une proposition en direction des étudiants. Chaque congrégation a eu le temps de se prononcer et une dizaine d'Instituts ignatiens ont donné une réponse positive avec des personnes disponibles, des moyens financiers, et en s'engageant pour trois ans. Le temps de la décision et du discernement a vraiment été commun. Au moment de conclure, une religieuse m'a même confié qu'au début l'idée ne l'avait pas convaincue, mais aujourd'hui elle l'est ! Nous avons eu le soutien de la Fondation lyonnaise d'utilité publique à vocation sociale, les Amis de Jeudi-Dimanche, qui s'occupe d'enfants en difficulté et qui a les reins très solides : cela a mis les Supérieurs religieux en confiance pour se lancer. C'était plutôt gonflé d'ouvrir une nouvelle structure, quand on connaît nos difficultés financières et la crise des vocations... Nous n'avons pas à gérer la pénurie, mais à rester créatifs !

#### *Que cherchent les étudiants qui viennent au CPU ?*

**P. Jean-Noël Gindre :** 40 % des étudiants étrangers de Lyon viennent apprendre le français. Ils ont déjà un parcours universitaire chez eux. Ici, ils suivent des cours, mais ils ont besoin de pratiquer la langue : CPU est un lieu de discussion libre. 40 % sont censés connaître le français mais ils ont du mal à l'écrire. Ils trouvent au CPU des bénévoles qui leur donnent une méthodologie de rédaction. Certains cherchent une aide pour trouver un logement. D'autres viennent juste parler de leurs problèmes personnels : ils sont confrontés à la solitude. Les situations sont très diverses. Nous nous sommes aussi ouverts aux étudiants réfugiés et demandeurs d'asile. Nous avons des professionnels du français en langue étrangère et des orthophonistes pour la prononciation. La possibilité d'entrer en contact avec des

familles attire également les étudiants. En décembre dernier, une centaine d'entre eux a été invitée dans des foyers français.

***Qu'est-ce qu'implique l'accueil que vous proposez ?***

**P. Jean-Noël Gindre :** Il nous fait travailler sur notre identité. Je crois qu'être ignatien signifie se tenir sur des lieux de frontière. C'est une expérience de l'altérité dans un monde conflictuel. On sait que Pol Pot est venu étudier à Lyon. Qui l'a accueilli, qui est-ce qu'il a rencontré ? Nous sommes peut-être en train de parler à un prochain président, qui a, avec nous, la seule occasion de rencontrer des chrétiens ! Nous tissons des liens dans la fraternité. Les étudiants interrogent beaucoup les bénévoles sur leurs motivations. Nous sommes amenés à répondre de notre identité chrétienne sans la cacher. Ils viennent car ils ont un besoin. Ils restent car nous sommes entrés en relation. Elle est claire et réciproque. Nous ne sommes pas des sauveurs tout puissants. Nous ne nous servons pas d'eux pour avoir une bonne image de nous-mêmes. Nous faisons des rencontres exceptionnelles ! L'expérience de l'étranger, c'est la perception de quelqu'un qui, à l'évidence, devrait être différent de moi, et dont je perçois la ressemblance. Quand on est convaincu de notre ressemblance, toutes les différences peuvent se dire. Notre ressemblance fondamentale, c'est être enfant de Dieu. C'est l'expérience la plus forte.

***Qu'est-ce qui vous réjouit particulièrement dans cette aventure ?***

**P. Jean-Noël Gindre :** Hier dans un groupe, un bénévole a parlé de Dieu avec un Chinois. À la fin, ce dernier s'est exclamé : « *Vraiment Dieu n'est pas raisonnable* » ! Il a réalisé l'amour de Dieu pour toute l'humanité, quelle qu'elle soit. Quelle joie d'entendre des choses pareilles ! L'an dernier, une Coréenne a rédigé une prière à « mon Dieu que je ne connais pas, juste à travers les amis du CPU, donne-moi de rendre service comme eux... ». Elle est bouddhiste. Elle ne souhaite pas devenir chrétienne, mais elle a saisi quelque chose de l'expérience spirituelle des autres par son ouverture d'esprit et sa bienveillance. Nous rencontrons des visages très inattendus, que l'on découvre au jour le jour. Nous ne savons pas à qui nous avons affaire, ni ce qu'ils deviendront. C'est le principe de l'éducation de proposer quelque chose, en laissant libre et en étant dépossédé. Comme Jésus mettait les gens debout et les laissait partir libres, nous ne devons pas rater les occasions de former des hommes debout, libres, ouverts et résistants !

***Que dit votre présence auprès des étudiants étrangers ?***

**P. Jean-Noël Gindre :** L'important est d'être là, présent à la relation. Le bonheur, c'est une relation réussie, et il faut être deux pour le dire ! Nous annonçons la nouvelle de la fraternité, mais il nous faut encore laisser la parole à l'autre pour dire si cette nouvelle est bonne ! Nous ne pouvons pas être seuls à le dire, l'autre pourra le cautionner et dire en quoi elle est bonne. Lorsqu'ils sont informés des services du CPU, de nombreux étudiants expriment que c'est une bonne nouvelle et je leur réponds qu'ils ne croient pas si bien dire... Beaucoup assurent que CPU est « vraiment génial » et qu'ils feront de même de retour dans leurs pays. C'est qu'ils ne sont pas des bénéficiaires, mais nos égaux. Ce n'est pas le service qui définit la relation mais le geste réciproque. La cuisine est tous les jours différente, chinoise, iranienne, etc. On y trouve des sablés, du thé de Chine qu'ils ont apporté. Une bénévole qui fait le ménage et dont la mission est de rendre les locaux agréables dépose chaque semaine un gros paquet de meringues... On apprend aux étudiants ce que c'est !

Florence de Maistre

---

## (4A) « Les jeunes ont des problèmes mais ils ne sont pas le problème » Des patronages à Marseille

---

Les Pères de Timon David et les frères de l'Œuvre de la jeunesse Jean-Joseph Allemand se consacrent à l'éducation de centaines de jeunes à Marseille. Sans se substituer aux familles, ils s'appuient sur les loisirs pour aider ces garçons et filles à se construire. André Espagnach, frère à l'Œuvre Jean-Joseph Allemand, et Michel Brondino, religieux du Sacré Cœur de Jésus dit Père de Timon David, reviennent sur cette expérience pédagogique.

### *Que proposez-vous aux jeunes qui viennent dans vos institutions ?*

**F. André Espagnach :** Nous accueillons des jeunes selon la devise de notre fondateur Jean-Joseph Allemand : "Ici on joue, ici on prie." Nous nous adressons aux jeunes sur leur temps de loisirs : le mercredi, les week-ends, les soirées en semaine, les vacances. Ils viennent pour jouer mais aussi, pour les plus grands, assumer des responsabilités : gérer une buvette, s'occuper de la bibliothèque, etc. Des activités sont proposées à chaque tranche d'âge : loisirs, temps de prières, formation spirituelle. Les enfants ne s'inscrivent pas comme ils le feraient pour un centre de loisirs, mais ils s'engagent à venir toute l'année. Nous leur apprenons à vivre en communauté et à respecter, souvent avec difficulté, leurs engagements et leurs responsabilités.

**P. Michel Brondino :** Pour certains jeunes, nous sommes une bouée. Ils ont entre 8 et 20 ans, rarement de référent paternel, et vivent souvent une cassure dans leur cellule familiale. Chez nous, ils trouvent un lieu et des personnes référentes dans la durée. Cette continuité permet de les stabiliser autour des relations humaines.

Nos actions sont tournées vers le milieu populaire. Nous sommes confrontés à des personnes qui font face à des difficultés familiales, économiques, sociales... Beaucoup de jeunes sont seuls chez eux. Se retrouver avec d'autres leur donne l'impression d'appartenir à une famille nombreuse. Ils ont à leurs côtés des plus jeunes et des plus âgés qu'eux. Dans nos communautés, il y a aussi des religieux âgés, qui font figure de grands-pères. Dans une période de crise, cette présence est aussi un signe que l'on envoie aux familles car nous gardons nos anciens frères avec nous.

### *Quelle est la spécificité de votre pédagogie ?*

**P. Michel Brondino :** Les enfants participent à des activités imposées mais l'Œuvre est à eux. Ils viennent y jouer librement, nous leur offrons un espace de liberté. Nous ne nous posons pas comme des professeurs. Nous nous situons dans une pédagogie de la vie. Nous vivons avec ces jeunes au quotidien : nous jouons, nous les encourageons, nous parlons avec eux, nous les engueulons. L'éducation se réalise dans cet ensemble. Les jeunes savent que nous sommes là pour eux.

### *Est-il difficile de s'adresser aux jeunes ? De les intéresser ?*

**F. André Espagnach :** Aujourd'hui, les jeunes sont plus dispersés qu'il y a une vingtaine d'années, car ils ont beaucoup d'activités extérieures. Ils viennent à l'Œuvre mais ils vont aussi au tennis, au foot, voir les copains... Il faut être capable de les toucher quand ils sont là.

Une des difficultés est aussi liée à l'âge de nos communautés. Les jeunes restent jeunes tandis que nous vieillissons. Par ailleurs, les jeunes garçons sont matures plus tard, il leur arrive d'être encore adolescents à 25 ans. Cela ne facilite pas les choses même si nous avons de jeunes frères.

**P. Michel Brondino :** Nous devons nous adapter à la forme d'attache différente de ces jeunes. Dans notre esprit, la continuité et la persévérance vont s'inscrire sur une seule et même ligne. Pour eux, ces

notions correspondent à un point d'arrivée et de départ. Ils pensent aussi à l'Œuvre mais pas tout le temps.

***Quel est le rapport de ces jeunes avec l'Église ?***

**P. Michel Brondino :** Nous nous trouvons à Marseille où l'on rencontre beaucoup de familles issues de l'immigration et de culture musulmane. Nous sommes aux frontières de l'Église, là où elle n'a pas accès. Sans l'Œuvre, 98% des enfants qui y viennent n'auraient aucun contact avec l'Église. Les parents en sont à des années lumière. Voir des religieux s'intéresser à leurs enfants suscite chez ces parents une autre approche de l'Église. Ils nous disent que le comportement de leurs enfants change. Les mères seules apprécient notre action car elles voient que leur enfant a besoin d'un homme pour s'identifier. Nos institutions sont ouvertes et apportent un soutien éducatif aux parents. Ils le ressentent. Pour nous, c'est encourageant car nous avons tout quitté pour Dieu et pour eux.

***Vos actions sont-elles propices à un témoignage chrétien ?***

**P. Michel Brondino :** Nous leur parlons de Dieu mais à dose homéopathique. Nous mettons Jésus au cœur de la vie de ces jeunes via les loisirs, les copains... Nous suivons l'inspiration du Père Timon-David : "Pour les enfants, jouer est naturel. Le jeu est un moyen d'éducation." A travers le jeu, on peut faire passer beaucoup de choses...

Certains jeunes viennent pendant de nombreuses années mais donnent l'impression de ne pas être touchés. D'autres viennent un ou deux ans et sont transformés. C'est aussi cela l'action de grâce. Par le jeu commun, la prière commune, les temps de formation spirituelle, les engagements qu'on leur confie, ils apprennent la notion de respect. Quand ils grandissent dans l'Œuvre, les jeunes ont appris à aimer un lieu. Il est leur deuxième maison, ils y ont un attachement viscéral. On ne se rend pas compte tout de suite de ce que l'on sème. On le comprend quand des anciens reviennent nous voir.

***Notre société a pour habitude de stigmatiser la jeunesse. Comment arrivez-vous à dépasser ce pessimisme ambiant les concernant ?***

**P. Michel Brondino :** Nous sommes dans une société craintive. Les jeunes ont des problèmes mais ils ne sont pas le problème. Avec les années, nous nous sommes adaptés à leurs besoins. Il est normal de le faire même si nous gardons notre ligne directrice. Les jeunes n'ont pas changé fondamentalement. Un jeune est avant tout quelqu'un qui est aimé de Dieu. S'il le met sur le chemin, Il a ses raisons qu'on ne connaît pas.

Dès le départ, nous savons que certains garçons vont bien nous occuper. J'ai plaisir à voir que certains qui auraient pu mal tourner ont réussi leur vie. Ils ont un foyer, une belle situation professionnelle... Souvent, les plus durs sont les plus reconnaissants. Un jour, un ancien pensionnaire de l'œuvre m'a dit que je lui avais évité d'aller en prison. Il était revenu à l'Œuvre avec sa femme qui choyait trop son enfant à son goût. Il voulait entendre ce que j'avais à dire par rapport à la situation. Grâce à nous, des jeunes ne voient pas l'Église négativement, ils ont confiance en nous.

Stéphane Laforge

---

## (5A) "Les jeunes sont de plus en plus demandeurs de rencontres interpersonnelles"

---

**Aumônier des étudiants catholiques de Sciences Pô à Paris pour la quatrième année et directeur du réseau jeunesse ignatien (RJI) pour la cinquième année consécutive, le Père Thierry Anne, s.j., revient sur l'importance de la présence religieuse auprès des jeunes et sur l'évolution de leurs attentes. Rencontre !**

*Qu'est-ce que les étudiants viennent chercher à l'aumônerie ?*

**P. Thierry Anne** : L'aumônerie Saint-Guillaume a la chance d'être située à cinquante mètres de l'entrée principale de l'école. C'est une petite maison avec une salle de travail silencieuse, un salon, une bibliothèque, une cuisine, une grande salle de rencontre, etc. Les étudiants ne viennent pas que pour les activités ordinaires d'une aumônerie -les groupes bibliques, théologiques, les services caritatifs, les temps de prière et les célébrations, etc.,- mais ils viennent pour cette maison qui est un lieu d'expérience de vie communautaire. Le jeudi soir rassemble chaque semaine entre quarante et cinquante étudiants. Nous célébrons la messe, les étudiants préparent le repas et la soirée communautaire se poursuit avec un thème de partage ou avec un invité. Souvent un ancien de Sciences Pô et ancien de l'aumônerie vient témoigner. De nombreux jeunes viennent aussi pour les événements qui animent la vie de l'aumônerie : le groupe Chrétiens en grande école (CGE), le pèlerinage à Chartres, les retraites, le partenariat avec l'aumônerie universitaire de Créteil.

*Qu'est-ce qui vous surprend ?*

**P. Thierry Anne** : À mon arrivée, j'appréhendais cette mission comme un travail de coordination de l'équipe d'aumôniers et celle de la vingtaine étudiants en responsabilité, avec des temps de célébration et quelques rencontres ponctuelles. Au fil des années, je me rends compte que les jeunes sont de plus en plus demandeurs de rencontres interpersonnelles. Mes trois après-midi dédiées à l'aumônerie sont entièrement consacrées soit à un accompagnement spirituel régulier, soit à une première invitation. C'est très marquant, cela dit quelque chose de l'état de l'Église, qui est sollicitée de manière personnelle. Je reçois des mails d'étudiants qui ont trouvé mon adresse par le site de l'école et qui souhaitent me rencontrer... en dehors du lieu de l'aumônerie. Ils expliquent qu'ils ne sentent pas à l'aise avec les groupes catholiques ! Je rencontre ainsi, par exemple, une jeune fille régulièrement depuis trois ans et nous parlons de philosophie. Elle vient tout juste de s'impliquer dans un groupe à l'aumônerie et prépare une intervention, dans ce groupe, de son prof de philo qui est le doyen de l'université.

*Quels autres constats faites-vous ?*

**P. Thierry Anne** : Je remarque parmi les jeunes catholiques pratiquants, responsables de différents groupes ou bénéficiaires d'activités, une très grande pauvreté dans la prière. De plus en plus de jeunes reconnaissent qu'ils ne savent pas prier, c'est frappant ! Ils participent aux célébrations, qui sont des lieux de ressources et de joies, mais ils vivent tellement de misère dans leur prière personnelle... Il suffit de proposer un temps de retraite pour s'apercevoir qu'ils sont très nombreux à s'inscrire ! Il me semble que ces jeunes redécouvrent tardivement le chemin de l'Église. Ce qui se remarque aussi dans le nombre de demandes de baptême ou du sacrement de confirmation. Chaque année, dans le diocèse de Paris, une quarantaine de jeunes demandent ce sacrement par le biais des aumôneries étudiantes.

*Qu'est-ce que les religieux apportent dans ce contexte ?*

**P. Thierry Anne** : Les religieux ont deux cartes à jouer dans la pastorale des jeunes. Il s'agit d'abord de les aider sur le chemin de la prière personnelle. Elle est constitutive de notre propre vie et nous pouvons partager le meilleur de notre tradition, de notre héritage spirituel. Et puis, en échangeant avec d'autres religieux aumôniers d'étudiants lors des assises de décembre 2009, nous avons reconnu nos aumôneries

comme sources de très grandes joies dans la dimension communautaire. Sans que nous en ayons conscience, les étudiants bénéficient de notre expérience personnelle de vie communautaire que nous "exportons" sur nos lieux de mission. Cette façon d'être au quotidien passe bien chez les jeunes. Plus que l'aumônerie, c'est la communauté chrétienne qu'ils vivent en son sein. Nous témoignons davantage de notre recherche personnelle, que d'un cadre où les jeunes doivent rentrer. Les religieux sont des hommes et des femmes qui cherchent Dieu et qui en témoignent, plus que des hommes et des femmes qui sont dans un système, une institution. Nous partageons le cœur et notre choix de vie. Par ailleurs, je sens un vrai bénéfice dans le fait d'être à temps plein avec de jeunes adultes. La pastorale des jeunes est un lieu de formation intense que les jeunes religieux peuvent rejoindre !

### ***Quelles sont les grandes évolutions au niveau du réseau jeunesse ignacien ?***

**P. Thierry Anne** : Le réseau jeunesse ignacien est né en 1983, à l'initiative du Provincial des jésuites en France. Les nombreuses initiatives en direction des lycéens et des étudiants ont été invitées à se coordonner et à se rencontrer pour stimuler l'inventivité des projets. Aujourd'hui, cent vingt activités sont proposées chaque année. Un tiers se déroulent dans les centres spirituels ignaciens avec des temps de retraite et de prière adaptés aux jeunes adultes ou en intergénérationnel. Un tiers sont des camps de type pèlerinage, des sessions de formation qui conduisent à l'appropriation de la foi. Un tiers participent à des services caritatifs d'aide au développement ou de rencontres interculturelles en France et à l'étranger. Nous n'avons jamais manqué d'accompagnateurs spirituels, religieux, religieuses, laïques, prêtres diocésains. J'entends par là que l'Église entière est sensible à la formation spirituelle des jeunes, d'autant que l'engagement est léger pour la durée d'une session. Depuis trois ans, les jeunes eux-mêmes se mettent à notre disposition pour nous aider à préparer, à co-animer un camp, etc. Pour nous, c'est une vraie révolution, nous sommes très heureux de les encourager, sans les cantonner du côté de la logistique. Nous les engageons à se faire confiance dans la pédagogie. Le réseau jeunesse ignacien évolue vers le modèle des aumôneries étudiantes avec cette vraie coresponsabilité y compris dans des décisions pastorales.

### ***Qu'est-ce qui vous réjouit dans cette mission ?***

**P. Thierry Anne** : La charte du réseau jeunesse ignacien précise que toute activité doit tendre vers une animation tripartite, religieux, religieuses, laïques. Partout où cela se vit, il y a une vraie joie de travailler en commun, en inter congrégation. Cette spécificité du RJI présente un visage de l'Église qui n'est pas si fréquent. J'ai aussi la joie de vivre un grand nombre de rencontres. Je découvre que l'Église est plurielle, qu'elle dispose de lieux qui promeuvent la liberté, portent un regard positif sur les jeunes quels qu'ils soient. Je rencontre des personnes qui prennent les jeunes au point où ils sont aujourd'hui, selon les mots de saint Ignace, qui les accompagnent, les dirigent vers un lieu qui est celui de la loi d'amour. De nombreux jeunes ne viennent pas à l'aumônerie, par crainte de ne pas être à niveau quant au contenu de la foi. Ils croient que les étudiants qui la fréquentent sont des cathos "BCBG" qui n'ont aucun doute et qui sont papistes ! Dans un camp, un centre spirituel, ils se découvrent accueillis pour ce qu'ils sont sans qu'on leur demande leur CV, ni leur credo. C'est très réconfortant et encourageant !

### ***Qu'est-ce qui vous encourage justement ?***

**P. Thierry Anne** : Avec le RJI, nous avons 50 % de nouveaux participants tous les ans : nous ne tournons pas en rond ! Assez régulièrement ces jeunes adultes demandent comment poursuivre les bénéfices d'une école de prière, d'une manière de célébrer... au regard de leurs églises parfois vides. À Saint-Ignace à Paris, "la messe qui prend son temps" rassemble de nombreux jeunes de toute la famille ignacienne. Parallèlement en province, des congrégations ouvrent leurs oratoires. Nous avons choisi de renforcer la visibilité de ces invitations, et une quinzaine de "messe qui prend son temps" se sont développées dans différentes régions. Autre signe de cette attente, nous réunissons les jeunes pour une journée de fête des activités du RJI et depuis cinq ans leur nombre a triplé ! Ils aiment se retrouver et découvrir d'autres propositions. Pourtant, le RJI n'a pas vocation à devenir un mouvement. Depuis quelques mois avec les communautés vie chrétienne (CVX) et le mouvement eucharistique des jeunes (MEJ) nous cherchons à définir une proposition adaptée aux 18 - 25 ans... Nous sommes en pleine recherche !

Florence de Maistre

---

## (6A) Conques : une halte sur le chemin... « vers plus de paix »

---

Le bourg médiéval de Conques dans l'Aveyron est une étape quasi incontournable des chemins de Saint-Jacques de Compostelle. Son abbatale Sainte-Foy, trésor de l'architecture et de la sculpture romane, est animée par la communauté des cinq Frères Prémontrés qui résident sur place. Rencontre avec le Père Cyrille Deverre, prieur de cette communauté.

### *Quelle est votre mission à Conques ?*

**P. Cyrille Deverre** : Conques est un village médiéval préservé. Il est né autour du monastère fondé il y a plus de 1 000 ans ! Aujourd'hui, nous sommes cinq Frères. Notre prieuré dépend de l'abbaye de Mondaye (Calvados). Notre mission est de vivre, sur place, en communauté de prière et d'accueil en lien avec les pèlerins des chemins de Saint-Jacques de Compostelle. Nous assurons le service pastoral du sanctuaire et le service pastoral de la paroisse. Nous sommes entourés de nombreuses autres personnes pour l'animation des lieux.

### *Qu'est-ce qui caractérise l'accueil que vous proposez ?*

**P. Cyrille Deverre** : Tout le village est concentré autour de la très belle abbatale. Nous vivons juste derrière dans un bâtiment restauré au XIXe siècle. Là, nous pouvons recevoir jusqu'à cent personnes chaque soir. Nous accueillons les pèlerins, leur procurons de la chaleur, un toit, un repas, un lieu de prière et d'écoute. Les pèlerins arrivent à pied et fatigués. Nous accueillons l'étranger comme le Christ le faisait. Nous permettons aux pèlerins de se reposer physiquement et d'entrer en relation avec un bénévole de la maison ou avec l'un de nous. Nous invitons aussi tous ceux qui le souhaitent à participer aux vêpres et aux complies. Nous psalmodions en public : à cinq Frères nous arrivons à chanter toutes les voix et il y a même un Frère qui joue de l'orgue ! Pour permettre aux gens de s'unir à la prière, nous leur donnons les textes et la musique. Chaque soir, toutes les personnes présentes à Conques peuvent se joindre à la bénédiction des pèlerins, où nous remettons un Évangile à chaque marcheur. Chacun se présente, prie, écoute et reçoit la Parole pour la route ! Ensuite, un Frère propose une visite de l'abbatale en commençant par le tympan, puis l'orgue résonne et les vitraux s'illuminent ! Le site est tellement exceptionnel de beauté, que nous accueillons le tout venant. Les gens entrent dans l'abbatale, vont où ils veulent, peuvent assister aux offices et rester plus tard dans la pénombre...

### *Qu'est-ce qui touche les personnes que vous recevez ?*

**P. Cyrille Deverre** : L'accueil est libre et s'adapte à chacun. Beaucoup de marcheurs ne vivent pas reliés à l'Église dans la foi chrétienne. Mais ils sentent que le chemin de Saint-Jacques est un chemin habité, avec un esprit et une histoire. Peu à peu, ils se laissent toucher. Ils sont nombreux à avoir une quête spirituelle. Notre accueil propose et affiche la foi chrétienne en s'appuyant sur les Écritures. Nous ne pouvons pas taire la tradition que les pierres expriment ici ! Lorsqu'un Frère commente le tympan, le soir sur le seuil de l'abbatale, les visiteurs et les passants sont étonnés par la présentation de l'enfer vu par l'homme du Moyen-Âge et par le Christ en majesté. La catéchèse traduit le message de l'Évangile, de la croix et de la Bonne Nouvelle du salut pour aujourd'hui. Puis, lorsque Frère Jean-Daniel se met à l'orgue chacun peut entrer et goûter à la paix.

### *Qu'engendre la beauté du site ?*

**P. Cyrille Deverre** : Il y a de belles pierres et une harmonie qui nous dépasse. Depuis le XIXe siècle, l'abbatale bénéficie d'un effort culturel de restauration et d'entretien. C'est un lieu unique de patrimoine artistique, avec un reliquaire, et la présence de vitraux d'art contemporain commandés par l'État à Pierre Soulage. Ce lieu étonne ! La cohérence de l'art d'hier avec celui d'aujourd'hui est discutée. Des personnes sont choquées, d'autres séduites, d'autres ne viennent que pour voir l'art de Soulage... Mais cette beauté est liée à la lumière et au silence. Le site est à l'écart des grandes routes et des voitures. Le

soir, lorsqu'on prononce la Parole, nous sommes dans une qualité qui touche beaucoup l'homme contemporain, dans une sorte de paix. Les gens qui repartent sur les chemins s'arrachent toujours difficilement au lieu. Ils ont à la fois été reçus, certains accompagnés humainement, spirituellement. Nous en avons de nombreux témoignages. Certains notent dans leur journal de marcheur qu'à Conques, au détour d'une colonne et d'un morceau d'orgue, ils se découvrent pèlerin.

***Pourquoi votre présence en ce lieu est-elle importante ?***

**P. Cyrille Deverre :** Je suis à Conques depuis trois ans et je sens bien que de plus en plus de personnes ont un lien très ténu avec l'Église et une connaissance assez moyenne du message évangélique. Mais elles connaissent la bonne ambiance de la maison par le bouche à oreille et savent que ça vaut le coup de passer par ici. Et il y a les personnes qui entrent dans l'abbatiale pour une belle visite. Certains s'associent par hasard, entendent chanter et entendent les psaumes. Comme c'est beau, ils sont touchés par la présence accueillante. D'autres nous ignorent complètement comme si nous étions transparents alors qu'ils nous croisent et que nous sommes en habit, c'est assez violent ! Beaucoup d'enfants posent des questions tout fort et les parents n'ont souvent pas de réponse, c'est assez cocasse et parfois triste. Mais les visiteurs se rendent compte que ce lieu est habité et pas uniquement par l'office de tourisme. Notre hospitalité assure une continuité, une permanence. Les habitants de Conques connaissent les Prémontrés depuis toujours ! Nous sommes entourés de nombreuses personnes très engagées et de bénévoles enthousiastes qui vivent ensemble dans un esprit hospitalier. Ils sont motivés par les rencontres et par l'humanité qui se dégage du lieu.

***Qu'est-ce qui vous marque dans les rencontres avec les pèlerins ?***

**P. Cyrille Deverre :** Nous sommes témoins de toutes sortes de démarches spirituelles ou de retour aux sources, de conversions ou d'illuminations ! Frères et bénévoles, nous répondons aux demandes d'écoute personnelle, aux demandes de réconfort ou de conseil. Mais ce ne sont souvent que quelques instants en fin de journée et parfois, par chance, le lendemain matin avant le départ sur le chemin. Quelques pèlerins choisissent de prendre du repos à Conques, alors une rencontre plus profonde est possible. Certains pèlerins reviennent comme bénévoles hospitaliers, nous créons des liens d'amitié dans une sorte de communion « élastique ». Hier matin, j'ai revu une Allemande de quarante-cinq ans environ. Elle est repartie à pied, mais elle a donné huit jours de service hospitalier. Elle est venue à Conques l'an dernier sur le chemin vers Compostelle et elle a ressenti le besoin de refaire des étapes au retour... Elle est restée une semaine en novembre (il y a peu de pèlerins à cette période), et elle commence une sorte de reprise de son baptême. Séduite par les psaumes, elle est revenue pour Pâques. Il y a des gens qui sont à un tournant de leur existence, qui marchent en portant des ruptures, des deuils ou autres. Conques est, pour eux, une sorte de catalyseur de chaleur humaine et d'accueil fraternel. Certains remettent tout en question, d'autres vivent des combats intérieurs forts. Nous sommes sur leurs chemins vers plus de paix. Dans leur histoire personnelle parfois brisée, ils retrouvent l'estime et la confiance en eux dans la rencontre et l'échange.

***Quelles sont vos difficultés et vos grandes joies ?***

**P. Cyrille Deverre :** Nous sommes cinq Frères et notre force est de nous encourager, de partager la mission. Mais nous sommes aussi très vulnérables. Nous sommes toujours en vue, très accessibles à tous, à la disposition des hospitaliers, etc. Notre communauté est au cœur d'un site qui attire les foules et là nous sommes signe. C'est notre force et notre faiblesse. Notre joie est de pouvoir proposer la beauté de ces lieux et d'arriver à mobiliser sur des temps très courts des personnes très différentes. L'office du soir est parfois prié dans toutes les langues. Et certaines personnes font cette expérience de lire la Parole à l'Église pour la première fois dans leur langue. Il y a une belle dimension œcuménique !

Florence de Maistre

---

**(7A) « La prière passe aussi par l'architecture »**

**Vézelay : un haut-lieu « habité »**

---

Classée au patrimoine de l'humanité, la basilique de Vézelay est un lieu hautement touristique de l'Yonne. Sept frères et treize sœurs de la communauté des Fraternités monastiques de Jérusalem y assurent quotidiennement l'accueil des touristes. Frère Grégoire, prieur de la communauté, revient sur cette mission confiée par l'archevêque de Sens-Auxerre en 1993.

*Votre communauté est installée sur un site où la vie touristique est très présente. Comment accompagnez-vous cette réalité ?*

**F. Grégoire :** En 2009, 900 000 personnes sont venues pour découvrir la basilique. A la demande de l'archevêque de Sens-Auxerre, nous travaillons à la mise en valeur de ce patrimoine chrétien. En tant que guides, nous veillons à faire entrer les touristes dans l'intelligence de la foi voulue par les bâtisseurs de la basilique, construite comme un lieu de prière.

*Le fait que ces visites soient assurées par des religieux et religieuses a-t-il une importance aux yeux des visiteurs ?*

**F. Grégoire :** Lorsque l'on s'adresse aux touristes, le fait d'être moine ou moniale sur un lieu monastique a du sens. Les visiteurs sont disponibles et en attente de comprendre l'esprit dans lequel a été réalisée cette église. Nous abordons ainsi rapidement le sens de l'iconographie. La basilique est à dominante romane, elle renferme une grande quantité de sculptures, une très grande richesse iconographique. L'aspect le plus important réside sûrement dans le fait de donner sens à ces sculptures, de donner une référence aux chapiteaux, au grand tympan...

Nous bénéficions d'un capital de confiance de la part des touristes. Ils ont un a priori positif sur les moines. Il y a une adéquation entre notre présence et notre témoignage. Je suis convaincu qu'il existe une plus value particulière à ce que des moines et moniales fassent visiter la basilique. La crédibilité monastique est d'ailleurs un élément de reconnaissance y compris de la part de personnes qui n'ont pas de sensibilité chrétienne.

*Ces visites sont-elles propices à l'évangélisation ?*

**F. Grégoire :** Notre mission est passionnante car le support est beau. La beauté donne goût à l'intelligence. Le lieu et son environnement suscitent une émotion qui conduit rapidement à en aborder la raison. Dans la basilique, la lumière est un point d'accroche. Elle provoque un trouble que l'on ne comprend pas forcément. Nous expliquons alors aux visiteurs la volonté des bâtisseurs de montrer un cheminement des ténèbres à la lumière, d'un cheminement sans Dieu à un cheminement accompagné par le Christ. Il arrive souvent que, dans notre public occidental, des personnes avec une culture chrétienne abandonnée soient déstabilisées et pleurent. Les visiteurs sont bouleversés car ils sont face à une foi qu'ils n'avaient pas découverte correctement. D'un coup, on leur présente une foi belle, intelligente qui les touche dans leur expérience d'adultes.

*En dehors des visites guidées, avez-vous mis en place d'autres propositions ?*

**F. Grégoire :** Le profil des visiteurs a évolué depuis 1993. Les touristes constituent la majorité, mais le nombre de personnes inscrites dans une démarche spirituelle augmente. Ce sont des chrétiens, des personnes en recherche.

La basilique, lieu touristique, est habitée liturgiquement. Nous proposons ainsi des temps de prière ouverte. Nous y célébrons les laudes, l'office du milieu du jour, les vêpres, l'eucharistie. Régulièrement, nous chantons les vigiles le samedi soir ou les veilles de grandes fêtes. Nous proposons

aussi des temps d'adoration eucharistique chaque après-midi et durant la nuit du jeudi au vendredi. Ces temps sont ouverts à tous. Lorsque les touristes voient les moines prier, leur rapport au lieu change. Ils se taisent, beaucoup participent. Nous touchons les visiteurs. Nous donnons au lieu un caractère chrétien très clair, sans avoir à dire quoi que ce soit. Vézelay compte 200 habitants. Pendant la saison touristique, on dénombre 400, 500 ou 600 personnes dans la basilique le dimanche. Certaines personnes viennent de loin, parfois exprès. La liturgie monastique, sa qualité de prière particulière, invite à renouveler son expérience de foi.

Par ailleurs, nous avons pris acte de l'augmentation des départs sur les routes de Compostelle depuis Vézelay. Nous offrons ainsi un lieu d'hébergement pour les pèlerins et délivrons le passeport du pèlerin. Il est possible aussi de recevoir une bénédiction d'envoi à la fin de notre office des laudes. Les pèlerins se sentent ainsi portés par la prière de toute la communauté. Pour eux, c'est un des moments forts de leur pèlerinage.

### ***Votre vie monastique ne souffre-t-elle pas de cette présence touristique ?***

**F. Grégoire :** Il n'y pas toujours de respect vis-à-vis du lieu et des moines lors des visites ou des temps de prière. Cela provient souvent d'une ignorance du sacré. Certains ne comprennent pas que l'on n'est pas dans un hall de gare. Il n'est pas simple de maintenir une vie monastique.

La mission d'accueil des moines existe depuis toujours. Ces désagréments ne remettent pas en cause notre vocation mais poussent notre disponibilité aux autres dans ses retranchements. Mon ancrage en tant que moine et ma foi sont éprouvés.

Nos prédécesseurs avaient compris que la prière passe aussi par l'architecture. Habiter ce patrimoine par amour de Dieu est quelque chose de précieux. Notre vie monastique n'a pas d'utilité sociale ; elle s'inscrit dans une dimension de gratuité. Cette gratuité est un message de foi pour notre monde. L'architecture participe à ce message. Notre vie monastique demeure car elle a une profondeur qui mérite d'être découverte. Dans un village comme Vézelay, cela apparaît intensément. Les visiteurs sont extraits de leur rythme habituel et sont plus sensibles à des aspects de leur vie qu'ils oublient au quotidien. Nous vivons ainsi des moments sources de joie. Nous voyons des personnes heureuses après avoir découvert quelque chose de la foi chrétienne lors de la visite. Nous assistons à des conversions quand le sacrement de réconciliation est donné. Vézelay est pour certains un lieu de démarrage ou de redémarrage de leur foi. Notre mission est aussi de faire en sorte qu'ils repartent en pèlerins.

La rencontre avec la prière monastique change le motif même de leur visite. Nous participons à une mission de visibilité et de transmission de la foi à la manière monastique : elle propose et chacun vient boire à la source comme il le souhaite.

Stéphane Laforge

---

**(8A) « Prier trois minutes par jour pendant quarante jours :  
c'est un vrai chemin »  
Retraite dans la ville**

---

La communauté des Frères dominicains de Lille propose chaque année de vivre une retraite de Carême... via Internet. En 2009, plus de 27 500 personnes ont participé à ce temps de retraite spirituelle en ligne et plus de 90 000 internautes ont visité le site [www.retraitedanslaville.org](http://www.retraitedanslaville.org). Rencontre avec les Frères étudiants Adrien et Nicolas, responsables de l'édition du projet en 2010.

*Comment l'idée d'animer une retraite spirituelle sur Internet est-elle née ?*

**F. Nicolas :** La retraite dans la ville existe depuis huit ans. En 2003, il s'agissait d'abord de mettre les conférences de Carême en ligne pour les rendre accessibles à tous et que les personnes absentes puissent en prendre connaissance. L'idée maintenant est de proposer des temps de prières au quotidien, pendant les quarante jours de Carême.

**F. Adrien :** En fait, l'idée est venue un peu par hasard avec la matière de ces conférences et quelques Frères étudiants férus d'informatique. Nous avons été les premiers surpris du succès : plus de 2 000 personnes ont participé à la première édition ! Nous nous sommes rendu compte de l'intérêt suscité et du fait que la proposition touche plus largement que les amis des « amis du couvent ». Face à cette attente, nous avons souhaité adapter les conférences aux modes de communication d'Internet.

*Qu'est-ce qu'Internet apporte ?*

**F. Nicolas :** Internet est le lieu où les gens passent leur temps : allons-y aussi ! Mais pas n'importe comment. Avec notre manière dominicaine et avec professionnalisme, identique à celui qui a été le nôtre quand nous sommes allés à la télévision ou dans l'édition.

**F. Adrien :** Les contraintes du web sont différentes de celles d'une conférence dans un lieu donné à un moment précis avec un public à accueillir autour d'un ou plusieurs intervenants. Nous avons raccourci les méditations quotidiennes. Mais Internet offre surtout de grandes possibilités. Les temps de prière sont podcastables, c'est-à-dire que l'on peut les télécharger, les emporter et les écouter où l'on veut. D'ailleurs de nombreuses personnes nous rapportent qu'elles les écoutent sur leurs baladeurs, et en particulier dans les transports en commun. Elles gagnent du temps et elles ne sont pas obligées de rester derrière leurs ordinateurs.

*Qui est-ce qui participe à la retraite dans la ville, pourquoi ?*

**F. Nicolas :** À la suite d'un sondage, nous avons remarqué que 5 à 10 % des participants sont des gens très éloignés de l'Église et qui, pour certains, n'osent pas entrer dans une église. La retraite en ligne est un peu comme un sas où les personnes découvrent ce qu'est le christianisme : quelque chose qui rejoint notre quotidien, le nourrit, le transforme au cœur.

**F. Adrien :** Nous savons que si 75 % de nos internautes sont Français, des personnes de plus de cent cinquante pays différents nous rejoignent aussi. Pour elles, c'est très important d'être portées par une communauté religieuse. Nous ne sommes pas un couvent virtuel ! La communauté de Lille est reconnaissable, nous avons mis les photos des prédicateurs, il y a de la chair. Et puis, tout est en accès libre sur le site. Chaque internaute peut le consulter sans être identifié. Il peut aussi choisir de recevoir les prières par mail. Dans ce cas, l'adresse mail est la seule donnée d'inscription, qui peut être des plus anonymes. On ne demande pas aux gens de montrer patte blanche. C'est peu engageant pour eux et du coup c'est aussi moins impressionnant. Beaucoup confient que la retraite a changé leur façon de voir le

Carême, leurs rapports à l'Église. Bien sûr, cela ne remplace pas une vie paroissiale, mais cette manière de faire retraite permet à certains d'y revenir ! Nous avons ouvert un blog d'échange, où les gens se tutoient sans se connaître, s'encouragent mutuellement. Certains ont partagé leurs craintes, leurs hésitations quant au sacrement de réconciliation. Et d'autres, voire les mêmes, leurs joies d'avoir franchi le pas.

***Qu'est-ce qui se joue dans votre proposition de « s'arrêter, prendre le temps » ?***

**F. Nicolas :** Nous nous adressons à des personnes qui n'ont pas le temps d'aller séjourner dans une abbaye ou qui n'auraient pas l'idée de le faire. Aux débuts, nous devions nous justifier de proposer une vraie retraite, pas seulement virtuelle. Le fait est que les gens passent de vrais moments à méditer. Et certains osent ensuite se rendre dans une abbaye.

**F. Adrien :** Internet n'est qu'un moyen : les gens prient vraiment ! Nous profitons de tout ce que la technologie permet de développer, textes, images, sons, vidéos, bandes dessinées, etc. pour que les gens prient. Certains se recueillent trois minutes par jour. D'autres plus, d'autres moins. Trois minutes, ça a l'air léger, ça n'effraie pas. Mais prier trois minutes par jour pendant quarante jours : c'est un vrai chemin. Nous, Frères, ça nous touche et ça nous dépasse.

***Comment invitez-vous les internautes à faire retraite dans la ville ?***

**F. Nicolas :** Nous allons chercher les gens là où ils sont et, par rapport aux images qu'ils ont en tête, nous les surprenons !

**F. Adrien :** Une bonne partie de nos efforts n'est pas seulement de faire un site intéressant, mais de le dire. L'an dernier, nous avons créé et mis en ligne deux petits films qui jouaient avec un certain décalage sur les clichés du monde religieux. Ils ont été vus 20 000 et 15 000 fois ! Nous nous sommes aussi inscrits sur Facebook. Par capillarité, nous touchons très rapidement les gens qui s'ennuient et perdent leur temps sur Internet.

**F. Nicolas :** Les catholiques fonctionnent énormément en réseau : il y a un bouche à oreille formidable. Et l'on partage bien mieux une vidéo humoristique avec tous ses contacts, qu'une invitation à participer à une retraite de Carême... Ces films ont aussi rajeuni la moyenne d'âge de nos participants, dont 50 % ont moins de cinquante ans.

***Quelles rencontres étonnantes, quels autres fruits, la retraite dans la ville engendre-t-elle ?***

**F. Nicolas :** L'an dernier, au matin de Pâques, un Frère repère une femme seule dans l'assemblée. Certainement une nouvelle, il va la saluer. Effectivement, elle n'était pas de la région. Elle n'envisageait pas d'avoir passé tout le Carême sur Internet avec nous, sans venir également passer les jours saints avec nous ! Les gens sont vraiment associés à notre communauté ! Nous avons aussi de très bons échanges dans l'accompagnement personnel par mail que nous proposons à ceux qui le souhaitent. Même modestes, des relations se nouent. Et puis, c'est très beau de voir comment les Frères de la communauté s'engagent. Notre doyen a 86 ans, il ne va pas sur Internet, mais il se passionne pour cet apostolat de jeunes Frères, inimaginable pour lui. Et cette année, il écrit des prêches pour la retraite !

**F. Adrien :** Nous recevons beaucoup de courriers très émouvants. Nous sommes dépassés par ce qui nous est confié. « *Heureusement que Tu bosses, parce que ce n'est pas moi qui aie fait ça !* » À Pâques, l'an dernier quelqu'un a déposé devant la porte de ma cellule trois boîtes de chocolats. C'est une anecdote, mais elle exprime les mille mercis que nous recevons et cela m'a beaucoup marqué. Nous les avons partagés en communauté. Les lettres sont touchantes. Les chèques permettent au projet de vivre. Et les chocolats disent : il y a un être humain là derrière !

Florence de Maistre

---

## **(9A) Vidès : « Le volontariat invite les jeunes à se tourner vers l'essentiel : l'autre, chemin vers Dieu »**

---

Initiée en Italie à la fin des années 80 par les sœurs Salésiennes de Don Bosco, le « volontariat international –femme -éducation –développement » (Vidès) promeut des actions éducatives en France et à l'étranger. Le volontariat Vidès permet à de jeunes adultes de soutenir et développer la mission salésienne en faveur de l'éducation de jeunes de milieux défavorisés. Rencontre avec sœur Marie-Béatrice Scherperel, présidente de l'association Vidès France.

### *Comment définir ce que vivent les volontaires qui participent au volontariat Vidès ?*

**M. Béatrice Scherperel :** Le projet Vidès pourrait se résumer ainsi : bonheur de servir l'autre et bonheur de le voir grandir. La dernière partie est à double sens car elle concerne aussi bien le volontaire que la ou les personnes qu'il rencontre pendant son séjour.

Pendant quelques semaines, les volontaires vivent simplement et découvrent une autre culture.

A leur retour, ils portent un regard différent sur la société de consommation et ont une autre vision de ces pays et de leurs habitants, loin des préjugés qu'ils pouvaient nourrir auparavant. Ces jeunes connaissent aussi une expérience personnelle : ils se forment et deviennent agents de changement de leur propre vie.

### *Concrètement, quelle forme prend le projet ?*

**M. Béatrice Scherperel :** Les jeunes sont accueillis dans une communauté religieuse et partagent son quotidien comme laïc. Les actions se situent au Valdocco de Lyon, dans des quartiers défavorisés de Lille ou dans des pays en voie de développement du continent africain (Madagascar), d'Amérique latine, d'Asie (Philippine, Cambodge). Nos initiatives touchent un public d'enfants et de jeunes et ont un but éducatif : enseignement, animation socio-culturelle, etc. Les volontaires sont face à un public en difficulté : orphelins, enfants esclaves, enfants aux familles brisées...

### *S'inscrire dans une telle démarche est-ce simple pour les volontaires ?*

**M. Béatrice Scherperel :** Une dizaine de volontaires part chaque année. Nous avons beaucoup de demandes mais toutes les personnes qui font la démarche ne vont pas toujours au bout. Il faut s'impliquer dans le projet, participer financièrement au voyage et accepter de partager sur place la vie d'une communauté. Ce projet nécessite donc de soi, générosité, et désir de service.

Les volontaires sont surpris quand je leur dis qu'ils partent d'abord pour eux. Sur place, ils sont saisis par l'expérience et la découverte de la joie de servir. Je me souviens d'un jeune homme de 18 ans qui s'était engagé comme volontaire avant de poursuivre ses études à Sciences Po. Il s'était envolé pour le Congo en 2009. Là-bas, les sœurs de la communauté l'ont laissé découvrir par lui-même le rôle qu'il pouvait tenir. La communauté s'occupait de jeunes filles, toutes ou presque orphelines, qui avaient connu la guerre. Le volontaire était avec elles sur les temps de loisirs. Il les aidait à s'exprimer à travers des animations théâtrales ou musicales. A son retour, il m'a dit : " Elles m'ont beaucoup apporté, j'ai beaucoup reçu."

### *Quel est le cœur de cette action de volontariat ?*

**M. Béatrice Scherperel :** L'échange interculturel. Des jeunes de milieu aisés découvrent la richesse humaine, une donnée qui ne se monnaie pas. Ce brassage des peuples permet le développement de la fraternité. Ils sont étudiants, éducateurs spécialisés, enseignants, ingénieurs, coiffeuse, vendeuse, globe-trotter... Le volontariat leur donne l'opportunité de se tourner vers l'essentiel. Un jour, un jeune volontaire m'a dit : « On ne change pas le monde en étant volontaire. On se change soi-même et c'est ça qui change le monde ».

### ***Comment les volontaires vivent-ils cette expérience ?***

**M. Béatrice Scherperel :** Je suis toujours émerveillée par leur capacité à entrer en contact avec le monde. La jeunesse actuelle a une générosité spontanée, une sincérité de vie et de contact. Nous sentons chez elle le désir d'aller vers l'autre.

Les volontaires expérimentent, loin de chez eux, la difficulté à entrer en relation avec les autres. Il n'est pas aisé de s'adapter et comprendre un nouvel environnement, une nouvelle mentalité, de nouvelles mœurs. Dans les pays arabes, on ne peut pas arriver avec une tenue "indécente", par exemple.

Par ailleurs, certains jeunes sont encore en recherche quand ils partent. Au camp de préparation, notre manière simple de prier leur parle au cœur. Sur leur lieu de mission, ils voient également des églises pleines. Cela touche les volontaires. A leur retour, ils sont parfois davantage engagés au niveau de leur foi. Il est clair que le volontariat est une pastorale vocationnelle, même si ce n'est pas son objectif. Les jeunes y sont invités à se demander à quoi ils sont appelés. Le volontariat peut permettre l'éveil d'une vocation chrétienne et religieuse car il implique de se tourner vers l'essentiel : l'autre et Dieu, un même chemin.

### ***Que vous inspire l'engagement profond de ces jeunes ?***

**M. Béatrice Scherperel :** Il est pour moi une source d'espérance. Tant de jeunes s'engagent car notre société ne les comble pas. Ils subissent la course au diplôme, à l'argent, au bien-être... Donner de son temps à des personnes défavorisées les sensibilise à la différence. Ils découvrent d'autres valeurs et par la même occasion leurs propres valeurs. Cet engagement dénonce notre société de consommation, la course à l'excellence, le vouloir être, l'avoir, le paraître...

Je me rappelle Alexandre, un jeune menuisier, peu fier de son métier. Lors de son volontariat, il a transmis son savoir-faire à d'autres jeunes. Pour ceux-ci, être menuisier signifiait avoir un métier et être capable de faire vivre leur famille. A travers eux, Alexandre a découvert la valeur et l'intérêt de son travail.

### ***Vivre une expérience de volontaire a-t-il des répercussions sur leur vie ?***

**M. Béatrice Scherperel :** Les jeunes se découvrent face à l'exceptionnel. Beaucoup à leur retour changent d'orientation professionnelle. Ils choisissent des activités où l'on est tourné vers les autres comme l'éducation. Revenue en France, une jeune ingénieure est ainsi devenue animatrice pastorale en milieu scolaire dans une zone difficile. Elle travaille à mi-temps par choix afin de laisser la possibilité à une autre personne de travailler. Elle vit simplement. Ce volontariat l'a bouleversé.

Stéphane Laforge

---

**(10A) "Un appel à l'espérance : la vie religieuse est encore possible"  
A Rennes, une communauté intercongrégations présente aux jeunes.**

---

A Rennes, quatre religieuses de congrégations différentes ont été appelées à bâtir une communauté. Ce projet lancé en 2006 est le fruit de la concertation de la Commission des supérieures majeures de l'ouest (CSMO) et du réseau des jeunes sœurs de l'ouest. Il se constitue comme un acte d'espérance face à la crise des vocations. Jeannette Abguillerm (75 ans), sœur des Filles du Saint-Esprit ; Marie-Antoinette Jicquel (67 ans), sœur du Sacré-Cœur de Jésus de Saint-Jacut-les-Pins ; Gaëlle Jacquier (37 ans), sœur de la Providence de Ruillé-sur-Loir ; Chrystelle Maillier (36 ans), sœur des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie de Paramé, témoignent de leur expérience. La communauté est sous la responsabilité d'une Supérieure Majeure, déléguée par les autres congrégations pour ce service .

*NB : Une troisième jeune sœur a fait partie de la communauté pendant 3 ans puis a été appelée à une autre mission par sa congrégation.*

***Comment et pourquoi a été fondée cette communauté ?*** <sup>1</sup>

Elle est l'aboutissement de deux ans de réflexion et de préparation au sein de deux ateliers de travail entre Supérieures Majeures, suite à une session vécue dans l'ouest sur le thème : « *Vivre une gouvernance qui ouvre un avenir* ».

Comment parvenir à rejoindre les jeunes, à l'heure où la démographie des congrégations s'y prête si peu ? Pourtant, c'est une orientation missionnaire qui a été prioritaire en bien des Instituts tout au long de leur histoire. Un document, émanant de la commission épiscopale de la vie consacrée, paru en mai 2005, affirmait : « *Il y a des champs apostoliques où il n'est pas possible de travailler sans pratiquer l'intercongrégation* ». Huit congrégations de l'Ouest ont alors choisi de réfléchir à ce projet de communauté, en cherchant comment il pourrait être une chance, notamment, pour de plus jeunes sœurs assez minoritaires dans leur Institut ou Province.

***La mise en œuvre s'est-elle réalisée aisément ?*** <sup>1</sup>

Elle a été exigeante à plusieurs niveaux. Comme le dit le document cité : « *Dans un contexte religieux et ecclésial marqué par le besoin de visibilité, l'intercongrégation ne va pas de soi ...* » Outre le projet missionnaire précisé avec divers partenaires en Eglise, notamment la pastorale des Jeunes, le groupe de travail a beaucoup pesé des éléments à différents niveaux concernant l'organisation de la vie communautaire. Comment et à travers qui se vivra le « service d'autorité » ? Quelle mise en commun des biens ? Comment permettre à chaque sœur de maintenir un lien bien vivant avec son institut, dimension particulièrement importante pour les plus jeunes sœurs. Une charte a précisé tout cela. Quatre congrégations ont choisi d'appeler des sœurs pour mettre en œuvre ce projet.

***Et aujourd'hui, vous, les sœurs de cette communauté, comment vivez-vous cette expérience ?***

Nous avons été rassemblées d'abord pour vivre du Christ en nous nourrissant de la richesse de la congrégation de chacune. Nous voulons dire clairement ceci : il ne s'agit pas de renoncer aux charismes de nos instituts mais de les partager, au jour le jour, pour bâtir une communauté fraternelle. Il nous est aussi demandé de prendre du temps pour discerner les engagements de chacune afin de nourrir notre mission communautaire. La création de cette communauté est, certes, une manière de lutter contre l'isolement de plus jeunes sœurs mais elle repose avant tout sur une mission commune qui nous a été confiée en direction des jeunes.

***Comment se réalise cette mission ?***

Notre projet est ancré dans une attention au monde des jeunes. L'appel qui nous a été lancé implique de les rejoindre sur leurs lieux de vie (quartier, ville, diocèse...), de leur ouvrir la communauté, et de porter une attention privilégiée à ceux qui sont en difficulté. <sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Questions posées à une Supérieure majeure présente à la genèse du projet.

Nous sommes ainsi vigilantes à recevoir lors de notre prière communautaire les jeunes qui le désirent. La communauté porte les jeunes dans la prière. Le service des vocations vient dans notre communauté pour prier avec nous une fois par mois. Nous visitons et accueillons les élèves de l'École de la foi à Coutances. Ces rencontres sont l'occasion de dialoguer. Nous accueillons aussi des jeunes du mouvement eucharistique des jeunes (MEJ). Nous avons également lancé un projet d'accueil de tous les séminaristes des diocèses bretons pour se rencontrer et créer avec eux un réseau. Nous témoignons auprès des confirmands et nous allons à la rencontre des jeunes dans les établissements scolaires pour présenter les projets de mission de solidarité que nous menons. Nous sentons ces élèves à l'écoute. La vie religieuse suscite des interrogations. Nous portons aussi attention aux jeunes par le soutien scolaire, l'accompagnement spirituel, l'écoute et une présence au sein de la pastorale des jeunes du diocèse. L'accomplissement de cette mission auprès de ces garçons et filles permet de faire connaître la vie religieuse apostolique.

### ***Quel est le ciment de ce projet de communauté intergénération ?***

Le Christ ! Il nous unit. Notre engagement et notre vie consacrée sont des éléments moteurs. Nous sommes animées par la volonté de transmettre la Parole. De plus, nous voulons prouver que ce projet, limité dans le temps (6 ans), est possible. Nous le ressentons comme une expérience spirituelle. Il redynamise notre vie consacrée.

Chacune de nous quatre conserve sa spiritualité propre et la fait partager aux autres. Notre présence au sein de cette communauté nous oblige à approfondir et à affirmer notre charisme. Faire vivre une telle communauté est exigeant. Cela implique une ouverture et une responsabilité vis-à-vis du projet. Celui-ci est très regardé à l'extérieur. Nous souhaitons qu'il ait un sens. Lorsque nous traversons des moments difficiles, nous devons renouveler nos efforts pour poursuivre le projet. Au départ, il a été difficile de s'adapter au rythme de chacune. Maintenant nous nous retrouvons le matin et le soir pour la prière, passons les week-ends ensemble et partageons des journées de détente essentielles pour la fraternité. Nous avons aussi des rencontres communautaires tous les quinze jours : relecture de vie, partage d'Évangile, etc.

### ***En quoi ce projet et sa spécificité vous touchent-ils en tant que religieuse apostolique ?***

La participation à ce projet permet d'être dans une attitude évangélique de non-suffisance. La mise en commun de nos moyens soutient une initiative qui ne se réaliserait peut-être pas dans une autre communauté. Des pousses comme celle-ci sont un chemin qui autorise à dire : "*nous croyons en la vie religieuse*". L'Esprit-Saint nous pousse toujours. Cette initiative oblige à être en vérité et à rester inventives par rapport à la vie religieuse.

Notre communauté respire la joie de vivre, elle n'est pas éteinte. Nous avons à cœur de participer toutes aux rassemblements importants vécus dans le diocèse, à la pastorale des jeunes etc. Tout cela est très stimulant pour nous. Cette communauté est équilibrée et homogène, elle redonne un élan à la vie apostolique religieuse.

### ***Qu'apporte chacune d'entre vous à la communauté ?***

Certaines sœurs apportent le dynamisme de la jeunesse. Pour les aînées, il est réconfortant de voir que l'avenir n'est pas en crise. Les jeunes sœurs apportent de la nouveauté pour les chants, par exemple. La venue et la rencontre des familles et des amis des jeunes sœurs sont un soutien dans la vie communautaire. Vivre avec des sœurs issues d'autres congrégations et avec des activités différentes permet de multiplier notre réseau de connaissances. Les atouts de chaque sœur sont mis en commun. Découvrir le charisme d'une autre sœur est aussi une sève nourrissante. Ce charisme suscite aussi une ouverture de cœur et d'esprit. Il y a entre nous un esprit de communion. Nous considérons la présence de cette communauté comme un appel à l'espérance : la vie religieuse est encore possible.

Stéphane Laforge

---

**(11A) « Une mise en commun de nos ressources et de nos fragilités ! »**  
**Une communauté intercongrégations en EHPAD**

---

Dix-sept congrégations religieuses d'Île de France, deux monastères et le diocèse d'Evry-Corbeil Essonne ont, ensemble, fondé un Ehpad (établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes) : le Centre Desfontaines à Quincy sous Sénart (91). Il accueille des religieuses et des laïcs dépendants, valides et semi-valides d'une moyenne d'âge quatre-vingt sept ans. Rencontre avec Sœur Brigitte Vermesse, économiste générale de la congrégation des sœurs de Sainte Clotilde.

***Comment le projet d'un Ehpad en intercongrégation est-il né ?***

**S. Brigitte Vermesse** : Tout a commencé en février 1996. L'initiative revient à la Conférence des Supérieures Majeures (CSM) d'Île de France qui s'est posé la question de l'accueil des sœurs entrées dans le grand âge et de celles qui présentent des troubles mentaux et des démences associés. Une réflexion a été lancée avec une enquête auprès des congrégations. En décembre de la même année, sur les seize congrégations présentes dans la région parisienne quatorze étaient intéressées par le projet d'une structure en intercongrégation adaptée aux sœurs retraitées dépendantes et à celles souffrant de symptômes proches de la maladie d'Alzheimer, dont on ne disait pas encore le nom. Nous nous sommes mises en relation avec des structures existantes dans la région. Certaines accueillaient déjà des sœurs âgées, mais aucune en intercongrégation. Nous avons rencontré des personnes initiées auprès de sœurs désorientées, valides ou semi-valides. Nous nous sommes mises en quête d'un lieu. Nous avons choisi Quincy sous Sénart près de Villeneuve Saint Georges. Nous avons là notre ancienne maison d'accueil facile d'accès par les transports publics. Nous avons réalisé des travaux de réhabilitation et de remise aux normes. Aujourd'hui, le Centre Desfontaines répond à un véritable besoin. Il affiche complet ! Il dispose de quatre-vingts lits. Les quinze chambres du patio sont réservées aux personnes désorientées.

***Quelles démarches avez-vous effectuées pour obtenir le statut d'Ehpad avec votre identité religieuse ?***

**S. Brigitte Vermesse** : Sur l'ensemble des résidents, on compte une dizaine de laïcs. L'ouverture d'un Ehpad est soumise à des autorisations. Il y a un moratoire et il a fallu prouver que nous aurions de nombreuses sœurs à y loger dans la dizaine d'années à venir, puis en moindre nombre, d'où les places ouvertes aux laïcs. De toutes les façons, pour avoir le statut d'Ehpad, il faut être ouvert à tout public, mais les membres fondateurs sont prioritaires. Comme la gestion d'un tel établissement n'est pas notre métier, nous l'avons confié à Acis France (association chrétiennes des instituts sociales et de santé de France). Enfin, nous avons créé une association qui regroupe les membres fondateurs du projet, soit dix-sept congrégations, deux monastères et le diocèse d'Evry-Corbeil Essonne. Cette association s'appelle « Maison Desfontaines », du nom de la fondatrice de la congrégation des Sœurs de Sainte Clotilde. Elle a pour objectif premier d'assurer l'animation spirituelle de la maison. Elle en garantit le projet de vie.

***Qu'est-ce qui caractérise ce projet de vie ?***

**S. Brigitte Vermesse** : L'association de gestion du centre a accepté dès le départ que l'animation spirituelle des sœurs soit vraiment prise en compte. Une équipe formée de plusieurs membres de congrégations différentes et cordonnée par une sœur qui réside juste à côté, s'est mise en place. Un membre de l'équipe d'animation spirituelle est présent tous les jours au Centre. Au début, nous nous sommes demandé si chaque congrégation présente dans la maison devait former une petite

communauté ou si elles devaient vivre côte à côte. Nous avons pris la décision de vivre vraiment l'intercongrégation : au sein du centre, il n'y a plus plusieurs communautés. Les sœurs forment ensemble une communauté. Quelquefois, c'est un peu difficile pour certaines sœurs. Elles ont tout de même la possibilité de se retrouver entre membres d'une même famille spirituelle. Des petits salons sont disponibles. Elles peuvent se réunir lors d'une visite ou à une autre occasion. Mais il n'y a pas de lieu communautaire attribué à chaque congrégation. La vie dans la maison est organisée en fonction des dépendances, et l'animation spirituelle en fonction des soins. Tous les matins à 11 h 00 un temps de prière en assemblée est proposé. Le mercredi, une prière est prévue dans un oratoire aménagé pour celles qui ne peuvent plus se déplacer ou qui ont des réactions non maîtrisées. Des temps de retraite, des recollections, des animations autour de l'étude biblique ou selon les souhaits des sœurs sont programmés. Nous réfléchissons à ce que l'on peut proposer pour que les sœurs vivent jusqu'au bout une vie religieuse et sur l'aide que l'on peut apporter par rapport à leur état de santé.

### ***Qu'est-ce qu'apporte l'intercongrégation ?***

**S. Brigitte Vermesse :** L'intercongrégation est non seulement une richesse, mais aussi prophétique ! En premier lieu, du fait même que les congrégations se mettent ensemble. Et ensuite, parce qu'elles se sont réunies pour créer une structure qui puisse accueillir leurs membres les plus fragiles. Ce vivre ensemble est une mise en commun de nos ressources et de nos fragilités ! Devant les propres limites de nos congrégations, nous avons créé ensemble quelque chose de nouveau. C'est bien ce qui nous est demandé de vivre : de toujours créer pour rester vivant ! Le lien créé entre toutes les congrégations fait la force de la maison.

### ***Comment l'ensemble du personnel de la maison accueille-t-il la vie religieuse des résidents ?***

**S. Brigitte Vermesse :** Nous avons la chance d'avoir un directeur très à l'écoute. Il est chrétien et il vit une démarche spirituelle étonnante au contact des sœurs. Il est essentiel qu'il ait accepté de prendre en compte la donnée de l'animation spirituelle des sœurs. Le personnel sait aussi d'avance à quelle population il aura à faire. Le projet de vie est clairement défini. Il est remis à chacun. Les soignants, surtout les nouveaux, sont ébahis de l'entraide et de la solidarité que vivent les sœurs. La façon dont une sœur va jusqu'au bout se mettre au service des autres est belle. Ce peut être très simple : tenir une bible, pousser un chariot pour aller à la chapelle, lire l'Évangile à celles qui n'y voient plus, porter la communion à celles qui ne sortent plus de leur chambre, etc. L'entraide est incroyable. Certaines se promènent aussi à deux ou trois pour se soutenir.

### ***Quelles sont les difficultés et les joies vécues au Centre ?***

**S. Brigitte Vermesse :** Depuis deux ans seulement, les jubilés sont fêtés ensemble au Centre. Cela marque les sœurs, elles en sont heureuses. Il y a de beaux moments de joie. Reste qu'il est très difficile d'entrer dans un Ehpad. Je ne perçois pas bien ce qui l'emporte, si les sœurs ont plus de mal à accepter leur dépendance et à reconnaître la dernière étape de leur vie ou si c'est le fait de vivre avec d'autres congrégations qui les contrarie. Ce point est certainement lié à la façon dont il est présenté. Et puis l'admission des sœurs est très complexe et nous place dans des situations délicates. Elle dépend des urgences, mais aussi des contraintes des enveloppes budgétaires allouées en fonction des dépendances, ce qui est vrai pour tous les Ehpad. Néanmoins, les congrégations sont très contentes de l'existence de la structure et de la chance qu'elle offre pour l'accueil de nos aînées. C'est une charge en moins pour elles. Ouvrir une possibilité à une sœur dépendante d'entrer au sein du Centre, allège le quotidien de toute une communauté et lui permet de continuer à vivre...

Florence de Maistre

---

## (12B) "Nous vivons la joie des services rendus"

### Une collaboration inédite : communauté ancienne, communauté nouvelle

---

Le Clos Notre-Dame à Livry-sur-Seine près de Melun abrite une communauté de vingt-cinq sœurs dominicaines âgées. À la fin des années quatre-vingt dix, une dizaine de membres de la communauté du Chemin Neuf les a rejointes et assume, notamment, les activités apostoliques du site. Rencontre avec Sœur Edith, prieure de la communauté du Clos Notre-Dame et Magali Raoul, célibataire consacrée du Chemin Neuf, responsable de la maison d'accueil du Clos Notre-Dame de 2007 à 2009.

#### *Comment le passage de témoin entre les Dominicaines et les personnes liées au Chemin Neuf a-t-il été initié ?*

**S. Edith** : La communauté des Dominicaines s'est installée à Livry en 1951. Elle a choisi ce terrain, avec le château dans un cadre magnifique, dans l'idée d'accueillir des groupes. Nous étions jeunes à l'époque, tout était possible ! Les sœurs ont vieilli, mais elles restent dominicaines dans l'âme. Comme elles n'ont plus la force d'assumer l'accueil, la congrégation a demandé à la communauté du Chemin Neuf de reprendre cette activité. Les sœurs peuvent ainsi rester vivre sur place et voir leur action se poursuivre.

**Magali Raoul** : Il s'agit plus d'une collaboration que d'une simple reprise de l'activité apostolique de la maison. Le Chemin Neuf est arrivé en 1998. Depuis de nombreuses personnes se sont succédées, des consacrés, des couples, des stagiaires, etc. Une convention juridique règle la répartition des locaux, des tâches et des charges qui reviennent à l'une ou l'autre communauté. Notre mission concerne la préparation des repas des Dominicaines, des courses et de la vaisselle, trois fois par jour, trois cent soixante-cinq jours par an. C'est un point de contact très important ! Nous entretenons aussi le parc d'une quinzaine d'hectares et assurons l'accueil des groupes jusqu'à soixante personnes. Lors de la venue du Pape à Paris en septembre 2008, nous étions cent dix !

#### *Comment vivez-vous au quotidien ?*

**S. Edith** : Nous respectons l'autonomie de chaque communauté, de ce qui constitue l'être des communautés. Je crois que nous avons trouvé un bon équilibre. Nos deux spiritualités sont très différentes et il est important que chacun reste lui-même. Mais nous nous entendons très bien. Nous nous rendons service mutuellement. Nous avons l'eucharistie tous les jours et les membres du Chemin Neuf nous y rejoignent. Parfois, je ne trouve pas de prêtre disponible. Je frappe alors à la porte du Chemin Neuf, il y a peut-être un prêtre qui participe à une session ou qui est venu se reposer ici... Tous les lundis soirs, nous prions les vêpres ensemble. L'animation est alternée. Nous n'avons pas le même répertoire, mais nous nous faisons très bien aux chants des uns et des autres ! Il y a aussi une belle délicatesse du Chemin Neuf qui ne nous impose pas la forme de prière du renouveau.

**Magali Raoul** : Le Chemin Neuf est de spiritualité ignacienne et du renouveau charismatique. Ces deux sources, ancienne et nouvelle, nous caractérisent. Nous donnons ici des retraites et des formations sur les exercices de saint Ignace, et même les grands exercices de trente jours pendant l'été. Pour nous, il y a un beau symbole de fraternité entre saint Dominique et saint Ignace. Les groupes qui viennent suivre les sessions participent aux offices du matin et à la messe avec les sœurs dominicaines. Et nous comptons sur leurs prières pour le bon déroulement des sessions et nous savons qu'elles prient pour chaque participant.

***Qu'est-ce que ce partage vous apporte ?***

**Magali Raoul :** Le Chemin Neuf est une communauté jeune de quarante ans. Nous avons été très touchés de découvrir le lectionnaire dominicain. Ce que nous vivons ici nous raccroche à l'histoire de l'Église et nous inscrit dans la tradition. Le fait que nous soyons jeunes au service de sœurs âgées, nous permet d'appréhender les étapes de notre croissance, de nous confronter à la vieillesse de nos frères et sœurs. Après son attaque cardiaque, une sœur est restée en convalescence ici. Nous avons bénéficié de l'expérience des Dominicaines qui gardent les pieds sur terre.

**S. Edith :** Je me rappelle le constat de ce prêtre de votre bon ancrage dans la réalité. Vous étiez de retour d'une grande manifestation festive de jeunes au moment de la Pentecôte et ici vous retrouviez nos sœurs dans la fragilité de leur vieillesse. Nous apprenons toujours des autres. Le Chemin Neuf est une communauté œcuménique : il nous ouvre à cette réalité là et même plus, puisque deux protestantes vivent actuellement dans la communauté. Les sœurs aiment prier avec le Chemin Neuf pour l'unité des chrétiens.

***Quels sont vos grands moments de joie commune ?***

**S. Edith :** Dans la communauté du Chemin Neuf, il y a des jeunes couples... et des naissances. Je vois encore ce père nous présenter son enfant dans le réfectoire ! Puis le baptême dans la chapelle des sœurs, elles en parlent encore ! Nous sommes invitées à partager, à participer à la vie des familles. Quelquefois, des anciens du Chemin Neuf reviennent, ils prennent du temps avec les sœurs, ils racontent leur parcours. Elles s'en soucient et se rappellent de tous les détails ! Nous vivons la joie des services rendus et celle des retrouvailles des deux côtés.

**Magali Raoul :** Nous avons aussi la joie de fêter ensemble les jubilés des sœurs. Les cinquante ans de vie religieuse de sœur Marie-Noëlle ; pour nous, c'est très touchant, et quelquefois ce sont les soixante-dix ans ! Il y a aussi le goûter de Noël avec la chorale, dans le salon du château où les sœurs aiment revenir. Je pense aussi à ce prêtre, responsable du Chemin Neuf en Martinique. Quand il est arrivé ici, il n'avait pas le Bac. Il a fait la cuisine pendant deux ans et il a pris des cours avec une sœur Dominicaine qui l'a bien coaché ! Maintenant, il a fait sa théologie et il est prêtre !

**S. Edith :** Chaque fois qu'il y a un décès, le Chemin Neuf est présent avec nous à la messe et nous accompagne jusqu'au bout. Les membres de la communauté sont capables d'une aide et d'une disponibilité sans limite.

***Qu'est-ce qui fait la réussite de votre collaboration, que dit-elle de la vie religieuse ?***

**S. Edith :** Les rencontres régulières entre les responsables des deux communautés sont très importantes. Il peut même y avoir un soutien mutuel, on sait que l'on peut se parler. Nous poursuivons notre œuvre d'Église d'annonce de l'Évangile par notre ouverture et nos contacts avec les autres. Mais le fait que les responsables du Chemin Neuf changent souvent, quatre en sept ans, est une difficulté. Les sœurs âgées demandent beaucoup d'attention et de régularité. Les membres du Chemin Neuf arrivent, eux, jeunes et pleins de bonne volonté.

**Magali Raoul :** Nous n'avons pas la bougeotte, mais notre charisme est d'être en chemin. Il est vrai que cela nécessite beaucoup de communication et de connaissance mutuelle. Notre vocation est de travailler pour l'unité des chrétiens au sein de l'Église. Elle commence ici, avec ces deux spiritualités, deux modes de vie différents, deux catégories d'âge ! La cuisine et la liturgie sont toujours les deux points les plus délicats de toute vie communautaire, nous nous y mettons à deux ! L'organisation n'est pas figée, mais plutôt en perpétuel renouvellement. Je crois que nous vivons ici l'avenir de la vie religieuse. Il y a quelque chose de l'ordre de la transmission... Livry est un lieu emblématique de l'Église dans le diocèse, nous sommes vraiment très heureux de pouvoir maintenir et poursuivre sa mission apostolique et évangélicatrice !

---

**(13B) « Un espace pour se reprendre en main »**

**Abbaye de Lérins et Mouvement « Fondacio »**

---

Depuis cinq ans, la communauté monastique de l'abbaye de Lérins et le mouvement chrétien Fondacio sont associés en vue de contribuer au développement humain et spirituel de nos contemporains. De ce partenariat est née l'association *Amitié spiritualité et culture*. Celle-ci s'appuie sur le patrimoine de l'île Saint Honorat, où sont installés les religieux, pour mener à bien une mission d'accueil et d'évangélisation. Rencontre avec le Père abbé Vladimir Gaudrat, supérieur de la communauté.

*L'île sur laquelle se trouve l'abbaye est très fréquentée. Pour autant, vos contacts avec les touristes n'ont pas toujours été très poussés...*

**P. Vladimir Gaudrat :** L'abbaye se situe sur une petite île, en face de Cannes, sur un site patrimonial du Ve siècle. L'ensemble fait 40 hectares et accueille 100 000 personnes par an. La majorité d'entre elles reste le temps d'une journée et quelque 3000 viennent y vivre une retraite. Auparavant, l'abbaye était close et nous n'avions pas de contact avec les touristes. Notre réflexion a commencé à partir du Concile Vatican II. Dans les années 65, à la demande de l'Église, la communauté a « ouvert ses portes ». Une hôtellerie a été créée pour les personnes qui veulent venir en retraite et nous avons ouvert nos offices. Pour autant, nous ne touchions que peu de touristes. L'île était perçue avant tout comme un lieu de passage et de baignade. Dans les années 75, nous avons mis en place les « Jeunes Accueil Lérins » (JAL), des groupes d'étudiants qui font visiter les parties patrimoniales de l'île. Ces projets restaient incitatifs, mais peu de chose était proposé aux touristes.

*Il y a cinq ans, vous débutez un partenariat avec Fondacio. Comment cette collaboration a-t-elle été initiée ?*

**P. Vladimir Gaudrat :** Au début des années 2000, nous avons réfléchi à ce que représentait l'île. Nous avons identifié trois cercles concentriques : le monastère, l'hôtellerie et les bâtiments vides, patrimoine de l'île qui attire la curiosité des touristes. Ce troisième cercle a été ciblé comme un élément à développer. Nous savions aussi que cela dépassait notre vocation et nos possibilités, car nous ne sommes que 22 moines sur l'île.

Nous avons noué les premiers contacts avec Fondacio vers 2002, suite à la rencontre avec un Cannois, membre du mouvement. Nous nous sommes liés et l'idée de monter un partenariat pour exercer une mission d'accueil et d'évangélisation a pris forme. Nous pensions que cette collaboration pouvait fonctionner en raison de notre extrême différence et complémentarité : notre état de vie, notre spiritualité, etc. Fondacio maîtrise bien les techniques de pédagogie et nous, le rapport à Dieu dans la liturgie. Chacun amène quelque chose de bien identifiable et ne cherche pas à singer l'autre. Du partenariat est né l'association *Amitié spiritualité et culture* afin de regrouper les personnes qui sont touchées par le lieu.

*Quelles sont les propositions issues de ce partenariat ?*

**P. Vladimir Gaudrat :** Nous avons identifié cinq axes de travail commun : "Les jeunes", "Pauvretés et solidarités", "Le dialogue interreligieux", "Tourisme et art", " Responsables dans la cité".

Nous voulons ainsi toucher les gens autrement en valorisant le patrimoine spirituel, culturel, artistique de l'île et en proposant des visites guidées avec des parcours historique, botanique, etc. Nous cherchons à promouvoir le dialogue entre les religions en mettant en place les « Thés de Lérins » auxquels participent des chrétiens, des femmes musulmanes d'un quartier de Cannes ainsi qu'un rabbin et des personnes engagées dans le dialogue judéo-chrétien.

Nous accueillons aussi des personnes en très grande précarité pour essayer de les sociabiliser. Nous organisons des sessions de ressourcement pour les acteurs sociaux et des rencontres à destination des dirigeants, chefs d'entreprise, hommes politiques. Il s'agit de temps de réflexion autour de l'homme dans l'entreprise au-delà de la performance et de la culture du résultat. Nous avons créé le centre Saint-Salvien dans un bâtiment réhabilité où nous proposons des retraites, des révisions d'examen pour les futurs bacheliers, les étudiants universitaires. Les jeunes préparent leurs examens et bénéficient, s'ils le souhaitent, d'une proposition spirituelle et de la rencontre avec un frère.

### ***Quel est le fil conducteur de ces différentes actions ?***

**P. Vladimir Gaudrat :** Le troisième cercle est un lieu de paix, un endroit propice au ressourcement et à la réflexion.

Excepté le domaine "Tourisme et art", les quatre autres axes renvoient à des mondes en crise. Nous avons ainsi rencontré des patrons déchirés, obligés de licencier sous peine de voir couler toute l'entreprise. La situation leur échappe, ils n'en sont plus maîtres. C'est d'ailleurs l'impression qui se dégage quand on évoque la crise au sens large : la perte de maîtrise. Nous leur offrons un espace pour se reprendre en main.

Nos actions témoignent du changement de la société, notamment notre proposition vers les jeunes. La situation est dramatique. La crise de transmission des valeurs, de l'éducation, est tellement profonde que l'Éducation nationale et les parents ne peuvent la régler. Nous sommes aujourd'hui dans une société morcelée. Cette crise morale est forte, un seul acteur ne peut pas dire qu'il a la solution et qu'il va la porter.

L'absence d'éducateurs et de transmission des valeurs fausse les rapports humains. Nous rencontrons des personnes qui n'ont pas toutes des problèmes spirituels ou moraux insurmontables mais elles souhaitent avoir un contact personnel avec un frère. Toutes ont du mal à trouver un interlocuteur bienveillant avec qui parler. C'est le cas notamment des jeunes.

### ***Ces initiatives rejoignent-elles la mission que vous avez embrassée en tant que religieux ?***

**P. Vladimir Gaudrat :** Certaines communautés peuvent nous reprocher une trop grande ouverture. La communauté des moines de Lérins en tant qu'institution, modèle de stabilité, représentante d'un rythme de vie, de valeurs, a le devoir de témoigner. Cela fait partie de sa mission. La communauté prend la précaution de témoigner sur son lieu de vie. Il est exceptionnel qu'elle sorte de l'île, sinon elle perdrait son identité et son action perdrait son sens.

### ***Des rencontres, des visages vous ont-ils marqué depuis cinq ans ?***

**P. Vladimir Gaudrat :** Mon plus beau souvenir est lié à une rencontre interreligieuse. Lors d'un « Thé de Lérins », le président régional du CRIF\*, originaire de Tunisie, et une femme musulmane, également originaire de Tunisie étaient présents. Tous les deux ont parlé du pays qui était pour eux le paradis perdu. Curieusement, tous les deux avaient apporté la même chose pour le pique-nique. Le président du CRIF avait aussi à ses côtés une femme juive ashkénaze, mais ces deux juifs paraissaient plus éloignés que les deux Tunisiens. Au regard de cette situation, on se dit alors qu'il ne faudrait pas grand-chose...

\* Conseil représentatif des institutions juives de France.

Stéphane Laforge

---

**(14B) "Être là, debout, témoigner de l'espérance qui nous habite"**  
**Un Institut décide de diriger un service de Soins palliatifs**

---

La maison médicale Jeanne Garnier est, à Paris, un établissement de santé du service public hospitalier. Spécialisée dans les soins palliatifs, la maison a été fondée en 1874 par les Dames du Calvaire. Depuis 1988, l'Institut de La Xavière en a la responsabilité. Rencontre avec Sœur Marie-Sylvie Richard, Supérieure générale des Xavières, chef de service à la maison Jeanne Garnier.

*Comment l'Institut de La Xavière a-t-il pris en charge la maison médicale Jeanne Garnier ?*

**S. Marie-Sylvie Richard** : Les Dames du Calvaire, fraternité de veuves pieuses fondée par Jeanne Garnier, mettaient leurs biens et leur temps à la disposition des malades. Elles assuraient le fonctionnement de la maison depuis 1874. Au début des années quatre-vingts, elles étaient trop âgées pour en assumer la charge. Le Cardinal de Paris leur a recommandé de se tourner vers une communauté religieuse. Une première demande nous a été faite à ce moment-là, mais nous n'étions pas en mesure de répondre. En 1985, face à l'urgence des besoins, elles ont renouvelé leur sollicitation et nous avons accepté. Nous ne pouvions pas laisser la maison sans relais et nous étions deux, une infirmière et moi-même, à travailler sur place. En septembre 1988, une communauté de Xavières est venue habiter dans un des bâtiments de la maison.

*Quelle y est votre mission ?*

**S. Marie-Sylvie Richard** : Certaines de nous travaillent au sein de la maison médicale, plusieurs y sont bénévoles, animent l'aumônerie. Nombreuses sont les novices qui viennent vivre un mois d'expérience, etc. La convention que nous avons acceptée précise qu'une communauté de Xavières doit résider sur place, que nous devons participer à l'animation liturgique et spirituelle de la maison et y assurer différentes autres responsabilités. Nous sommes donc membres de droit au conseil d'administration de l'association de gestion de la maison. À cette structure laïque correspond une d'Église, celle des fidèles de Jeanne Garnier qui garantit l'esprit de la maison. Au début, cette association ne regroupait que des Xavières intéressées, impliquées et soucieuses de répondre à cette mission de confiance. Puis elle s'est ouverte à des laïcs très proches de notre esprit. Il s'agit d'actualiser le charisme de Jeanne Garnier en fonction des besoins d'aujourd'hui. Les membres du personnel et plusieurs laïcs portent vraiment le projet avec nous. D'ailleurs, nous sommes heureuses d'être là aujourd'hui et de rendre ce service, mais, si nous partons, demain d'autres relais sont possibles.

*Qu'est-ce qui vous a décidées à accepter cette responsabilité ?*

**S. Marie-Sylvie Richard** : Nous avons accepté après un discernement intérieur. La priorité apostolique de La Xavière est une attention à tous ceux que la société exclut d'une façon ou d'une autre. Le Cardinal a rencontré nos questionnements. Et nous nous sentons en familiarité avec Jeanne Garnier qui, au nom de sa foi, avait pour objectif d'accueillir, soulager, accompagner les personnes rejetées approchant de la mort. Pour nous, c'est une manière de manifester et de témoigner l'amour de Dieu auprès de chacun. La Xavière a pour mission de travailler à la réconciliation et à l'unité des enfants de Dieu. Nous n'avons pas d'œuvres car c'est plutôt à nous de vivre et de travailler dans la société pour aller vers ceux qui sont loin de l'Église. Notre Fondatrice, Claire Monestès, nous invite à porter le souci des questions de société et à être présentes aux questions du monde actuel. En 1985, nous étions en plein débat entre le droit de mourir dans la dignité et les premières associations de soins palliatifs. Individuellement, des Xavières étaient déjà impliquées. Nous avons décidé d'y répondre en Institut.

***Qu'est-ce qui caractérise votre façon de vivre cette mission ?***

**S. Marie-Sylvie Richard** : Nous ne sommes pas des hospitalières, nous avons des insertions très variées. C'est notre esprit et non notre activité qui fait notre unité. Du coup, le fait d'être plusieurs sur le même lieu nous a posé question. Les Xavières qui résident sur place ne sont pas forcément salariées de la maison médicale ! Elles vont travailler ailleurs, mais vivent en grande proximité avec ce monde de souffrance et de fin de vie. Nous avons inventé une manière nouvelle d'ouvrir le monde hospitalier vers l'extérieur. Les sœurs qui ont des postes à responsabilité à Jeanne Garnier, vivent dans d'autres communautés. Ce qui fait que l'ensemble de La Xavière est fortement impliqué. Lorsque nous faisons le point sur nos missions, nous nous rendons compte que la maison Jeanne Garnier est suivie par l'ensemble des sœurs, soit parce qu'elles habitent sur place, soit parce qu'elles y travaillent, soit par qu'elles y ont été en stage, etc. Sans compter que certaines ou que des membres de nos familles ont également été hospitalisés là.

***Qu'est-ce que votre présence apporte sur ce lieu de vie ?***

**S. Marie-Sylvie Richard** : C'est un lieu fort de témoignage gratuit. Nous assurons une présence d'amitié et de prière quotidienne avec la communauté. La chapelle est fréquemment ouverte. Les questions que la fin de vie pose à la société et à l'Église sont capitales et certaines d'entre nous ont développé des spécialités sur l'éthique médicale, c'est un beau combat ! Le bénévolat est aussi une réponse intéressante pour la société quant au rejet des exclus. Plus de cent dix personnes donnent chacune une demi journée par semaine et elles viennent de partout ! Pour nous, c'est important de participer à ce grand mouvement qui permet de recréer du lien. C'est aussi une façon de dire au monde que l'Église ne fait pas que refuser l'euthanasie, mais qu'elle propose avec d'autres des alternatives. Nous participons à un service public ouvert à tous. Les gens rassemblés sont de différentes religions, des athées ou des personnes indifférentes, mais tous ont de fortes valeurs humanistes.

***Quelles sont les paroles qui orientent ce que vous vivez ?***

**S. Marie-Sylvie Richard** : La maison Jeanne Garnier invite à la compassion. Les situations sont sans cesse graves et les gens très éprouvés. Sur les murs, on trouve cette inscription : « *Marie et les autres femmes étaient là debout au pied de la Croix* ». Nous ne sommes pas à terre, accablées. Nous osons être là, debout, témoigner de la force et de l'espérance qui nous habitent. C'est aussi un lieu de contemplation. Nous sommes témoins de beaucoup d'amour partagé, de dévouement, de disponibilité, d'investissement, d'engagement de la part de toutes les équipes soignantes, du personnel administratif, des bénévoles. C'est l'amour de Dieu à l'œuvre. Nous sommes témoins aussi de beaucoup de misère, de situations abominables, qui nous poussent à l'intercession, à prier avec et pour. Cette attention à la personne est le fruit de notre foi et elle nourrit notre foi. Nous sommes sans cesse avec Dieu. Même s'il est silencieux, il est présent dans l'importance qu'il donne à tout être. « *Tu es mon enfant bien-aimé* » est une parole dite à chacun, que l'on a parfois du mal à entendre lorsque la nuit est trop dure. Quand je demande aux malades ce qui les fait vivre, la réponse est sans équivoque : la qualité de la relation ! C'est l'essentiel de la vie. L'expérience de la maladie et la proximité de la mort donnent envie de ne pas gâcher ces instants précieux et de leur donner du poids. Comment ? Dans la relation à Dieu, certes. Dans la relation entre nous aussi. Un lieu comme la maison Jeanne Garnier est très éprouvant, mais il nous garde dans l'espérance tout le temps, nous redonne espoir dans la capacité de chacun.

Florence de Maistre

---

**(15B) « Servir la vie jusqu'au bout »**  
**Une expérience œcuménique**

---

Pour permettre à leurs établissements spécialisés dans les soins palliatifs de rester chrétiens, les religieuses contemplatives de la congrégation des Oblates de l'Eucharistie ont fait appel à la communauté des Diaconesses de Reuilly (religieuses protestantes). Rencontre avec Sœur Anne-Marie Abrassart, supérieure de la congrégation des Oblates de l'Eucharistie et Sœur Évangéline, prieure des Diaconesses de Reuilly.

*Comment avez-vous fait connaissance ?*

**S. Anne-Marie** : Notre congrégation a toujours eu, depuis ses origines en 1932, des contacts "providentiels" avec les églises protestantes, sans que nous les recherchions vraiment. Je me rappelle déjà la présence de Sœur Évangéline lors d'une rencontre avec le groupe international Kaïre [qui rassemble des consacrés de différentes confessions chrétiennes]. C'était dans les années soixante-dix, le thème portait sur la vie contemplative et l'accompagnement des frères et des sœurs en fin de vie. Plus récemment, en 2003, Sœur Évangéline a écrit une lettre à toutes les Supérieures générales de France. Elle était à la recherche d'une religieuse catholique pour participer à l'aumônerie œcuménique née de la fusion des hôpitaux des Diaconesses et de La Croix-Saint Simon dans l'Est parisien. À la lecture de cette lettre, j'ai vécu quelque chose de très fort sur le plan spirituel. J'ai été frappée par la saveur évangélique de la lettre, toute simple et sans prétention. Sœur Évangéline n'évoquait pas de grands projets, mais de petites choses possibles. Comme je n'avais pas de sœur disponible, j'ai mis la lettre de côté.

*Qu'est-ce qui a donné naissance à votre collaboration ?*

**S. Anne-Marie** : En 1998, nous avons déjà passé la direction de nos maisons médicales, l'une dans la périphérie de Lille, l'autre à Reuil-Malmaison, à une association de gestion, la communauté conservant l'expérience et la compétence thérapeutique. Mais en 2004, nous vivions une situation très précaire. Nous étions une trentaine de sœurs et nous n'avions plus les reins assez solides pour la charge de ces deux maisons. J'ai interpellé le président de l'association. Nous avons choisi de nous adosser à une autre structure. Nous avons étudié différentes pistes. Et la lettre de Sœur Évangéline est remontée dans mon cœur. J'ai sollicité un rendez-vous avec elle pour chercher à connaître son fonctionnement, les liens entre sa communauté et ses établissements de soins. En vérité, Sœur Évangéline a tout de suite compris mon questionnement et nos difficultés.

**S. Évangéline** : J'ai accueilli Sœur Anne-Marie et je suis tombée des nues ! Non seulement elle ne venait pas me proposer une sœur, mais sa requête m'a véritablement sidérée. À l'interne, nous étions dans une période où le nombre d'établissements en charge avait augmenté et je militais aux Œuvres et Instituts des Diaconesses de Reuilly pour stopper les nouvelles demandes. C'était donc le comble ! Si nous freinions les demandes des établissements protestants, ce n'était pas pour accepter celles des catholiques ! En même temps, sur le plan de la démarche d'unité, c'était assez extraordinaire ! Je l'ai partagé avec notre président qui est pasteur. Tout le monde a été très surpris, c'est l'imprévu de Dieu. Quelque chose était à entendre, il fallait s'asseoir, se rencontrer.

*Comment vivez-vous aujourd'hui la dimension œcuménique ?*

**S. Anne-Marie** : Nous prenons ensemble des temps de partage simples, des temps de retraites, des temps de vacances, des échanges de maison, etc. Dernièrement nous avons abordé les questions qui

fâchent en réfléchissant sur Marie à partir d'un document du groupe des Dombes. La rencontre et la mise en commun a été très riche. Il y a autant de différences entre catholiques qu'entre catholiques et protestants ! Au début de notre chemin, j'ai été marquée par une conférence du cardinal Kasper à Berlin. Il indique que l'œcuménisme n'est pas d'abord un échange d'idées mais un échange de dons, de cadeaux que l'on se fait les uns aux autres. Au regard de notre longue expérience dans les soins palliatifs et des besoins de la société, il me semblait important que nos maisons de soins restent chrétiennes. Nous avons donné nos établissements, mais nous avons reçu des Sœurs !

**S. Évangéline** : Nous nous sommes bien écoutées les unes les autres, nous nous sommes mises en route, tant avec nos conseils administratifs que communautairement. Nous n'avons pas fusionné, nous vivons dans une espèce d'évidence fraternelle, où nous sommes appelées à marcher ensemble, à nous soutenir. Nous sommes un peu plus nombreuses, mais pas vraiment plus fortes. Nous ne menons pas de grandes réflexions extraordinaires sur l'œcuménisme, mais nous nous faisons bénéficier de ce que nous vivons.

*Qu'est-ce que votre rapprochement dit de vos vies religieuses ?*

**S. Anne-Marie** : Nous ne déroulons pas de plans préétablis : l'accueil de l'évènement fait partie de notre charisme. À l'époque, nous ne nous sommes jamais demandé s'il y avait des besoins dans les soins palliatifs, mais les gens ont frappé à notre porte. Nous les avons reçus et accueillis.

**S. Évangéline** : Notre vocation est nourrie par le fait que nous puisons à la même source de la Parole et des sacrements. Nous avons prononcé les mêmes vœux devant Dieu. C'est un lien évident, très fort.

**S. Anne-Marie** : Et puis, le motif, le catalyseur de notre vie c'est la quête de Dieu et la louange. Avec les Diaconesses nous sommes dans la même dynamique, celle du lavement des pieds, en étant au service de nos frères et de nos sœurs qui vivent l'étape du passage. C'est le mystère que vit Jésus au moment de la Passion.

*Quels sont vos projets à venir ?*

**S. Anne-Marie** : Pour éviter sa fermeture, nous avons décidé de délocaliser notre maison médicale Jean XXIII -les Diaconesses se retrouvent avec une "Notre-Dame" et un Pape !- sur le site "Humanité" à la périphérie de Lille et près de l'Hôpital St-Philibert. C'est un quartier en plein chantier. Avec le diocèse, que nous avons interrogé quant à la présence de l'Église locale dans ce nouvel espace, et avec l'université catholique, nous sommes partie prenante de la construction de locaux pour une fraternité œcuménique de quatre congrégations et l'édification d'une maison d'Église sur le modèle de celle de la Défense (Paris). Elle sera un lieu de prière, assurée par la fraternité, un lieu d'écoute et de rencontre. Nous sommes vingt-cinq sœurs, pauvres et âgées. Nous accueillons ce projet dans une grande joie. Nous sommes vivantes et nous avons le sentiment de vivre jusqu'au bout ce à quoi nous sommes appelées dans le plus profond. Nous sommes appelées à lâcher prise et à faire confiance. Il y a certes le bazar de l'opération financière et les soucis des travaux qui nous font faire tout le temps des sauts dans la foi, mais le matériel se solutionne toujours et nous avons des sœurs !

**S. Évangéline** : J'ai l'impression que nous assistons à un miracle ! Sœur Anne-Marie a une conviction intérieure qui n'a jamais faibli dans ce projet. Et ce grand diocèse de Lille qui nous suit, les pasteurs et les laïcs qui sont enthousiastes ! Il y a un souffle de l'Esprit qui est vivant ! Les Sœurs vivent dans la joie la forte proximité, la communion fraternelle. Pour nous, c'est une grâce. Cependant, l'avenir de nos communautés et congrégations âgées reste une question, de même que la transmission de notre esprit à des collaborateurs laïcs. C'est une problématique qui est au-delà de nous. Nous vivons la dynamique du « passage » au sens pascal.

Florence de Maistre

---

**(16B) « Un défi : maintenir la relation directe au lecteur »**  
**Pour créer, refonder sans cesse**

---

Bayard Presse est le cinquième groupe de presse français. Né à la fin du XIXe siècle de l'intuition de la congrégation des Augustins de l'Assomption, le groupe a déjà traversé bien des crises et relevé bien des défis. Pour résoudre ceux d'aujourd'hui, il s'appuie sur une relation qualifiée avec le lecteur. Rencontre avec André Antoni, assomptionniste qui, à 51 ans, assume un second mandat de directeur général du groupe Bayard Presse.

***Quel est l'état des lieux de crises qui touchent Bayard Presse ?***

**André Antoni :** Nous vivons actuellement trois crises : celle de l'économie, celle de la presse en général et une interne au groupe. Nous recevons de nombreux témoignages très sensibles du public de l'hebdomadaire *Pèlerin*, par exemple. Les lecteurs disent être désolés de ne pouvoir renouveler leur abonnement alors qu'ils tiennent au magazine. Mais ils expliquent qu'ils choisissent de soutenir financièrement leurs familles et leurs enfants plutôt que de s'offrir leur journal. La presse reste chère. En temps de crise économique, elle fait partie des coupes du budget. Les revenus de la publicité représentent 10 % de notre chiffre d'affaires et ils ont baissé de 10 %. Nous souffrons moins que d'autres groupes de presse. Néanmoins, les tarifs des prestataires augmentent et les abonnements baissent. Quant à la crise spécifique à Bayard, elle est liée à nos publics. Nos titres pour les jeunes sont totalement à réinventer ! Les enfants lisent encore, mais leurs habitudes de lecture sont autres. Nos titres religieux ne répondent pas forcément à la demande du public. Nos titres dédiés aux seniors ne sont plus forcément pertinents : les hebdomadaires d'information générale abordent désormais tous les sujets habituellement réservés à cette tranche d'âge. Reste-t-il une place pour un titre senior spécifique ? Nous sommes en plein questionnement et il devient extrêmement dur de boucler nos budgets. Par ailleurs, la congrégation ne reçoit pas de dividendes. Si l'entreprise génère des bénéfices, elle doit les réinvestir.

***Quelles sont vos forces, quelles sont vos craintes ?***

**André Antoni :** La relation avec le lecteur qui souhaite un produit de qualité est une de nos chances pour survivre. Il y a une nécessaire adaptation au public. Il nous faut le rejoindre, l'écouter, répondre à ses attentes. Nous sortirons de la crise en étant fidèles à un public avec une offre diversifiée. Mais ce n'est pas forcément un produit de presse qu'il faut proposer. Nous devons faire évoluer tous les métiers, en nous appuyant sur notre seule richesse : les salariés qui font Bayard Presse. Nous sommes en train de repenser l'entreprise pour demain, de refonder la maison pour lui redonner une cohérence. Les souffrances, la baisse des effectifs -pour le moment aucun départ n'a été forcé, mais certains sont encouragés et les contrats à durée déterminée ne sont pas renouvelés- et les problèmes de trésorerie, nous obligent à être inventifs et créatifs. Nous avons des décisions collectives à prendre pour l'avenir. Nous avons une maison de 130 ans, bien établie dans des murs historiques. Nous avons déjà provoqué un déménagement [de la rue Bayard Paris VIIIe à Montrouge], est-ce le début de la chute, la fin de la maison ? Quand atteindrons-nous le fond de la piscine pour remonter ? Nous résistons en espérant l'après crise, oui. Mais dans combien de temps ? En attendant, il y a un public auquel nous devons répondre.

***Quels sont vos premiers éléments de réponse, vers quoi vous orientez-vous ?***

**André Antoni :** Nous cherchons à « multivaloriser » nos créations et à les décliner. Bayard Presse est devenu le troisième éditeur de livres pour la jeunesse ! Du contenu du livre au web, il n'y a qu'un pas.

Nous sommes prudents, mais nous pouvons trouver là un espace de vente, développer de nouveaux métiers, nous lancer dans l'e-marketing. Nous avons aussi développé une véritable « politik héro », totalement inimaginable il y a quelques années. SamSam, né dans *Pomme d'Api*, se démarque du titre généraliste, porteur de valeurs éducatives, pour exister de façon indépendante sur Internet, dans des livres, des jeux, des vidéos, etc. « Petit ours brun » répondait aux enfants de trois ans au centre de la vie de la famille et dont la famille est le centre de la vie. SamSam au contraire découvre le monde... À l'heure des réalités internationales, nous devons aussi jouer cette partition-là. Nous pouvons développer nos produits : presse, livre et numérique sur tous les continents. Nous avons à revoir les champs éditoriaux de nos « marques », titres de presse et livres, et nos rapports au public dans la palette « lecteur/client » pour nous déployer demain. Nous pouvons nous réinventer et présenter nos contenus sur Iphone, vendre un article en ligne, proposer de télécharger la bibliothèque idéale, lire sur écran, que sais-je encore. Tout est possible à condition de veiller à maintenir la relation directe au lecteur. La crise nous pousse à ouvrir de multiples chantiers. C'est passionnant, nous avons tout à inventer !

***En quoi ces chantiers répondent-ils à votre vocation religieuse ?***

**André Antoni :** La presse offre un compagnonnage avec le public. *Pèlerin* est d'ailleurs né en 1873, en même temps que la congrégation relançait de grands pèlerinages notamment à Lourdes et à Jérusalem. Nous avons la volonté de « faire grandir » à toutes les étapes de la vie. Que le chemin soit spirituel ou humain, grandir en humanité est déjà un chemin ! En nous intéressant à la vie des gens, nous pouvons les aider à s'élargir à la vie du monde. Sur « Croire.com » à Noël, le mot-clef le plus demandé est : « crèche ». Ça semble basique, mais de là nous pouvons glisser vers des articles sur « vous avez un enfant, vous vous posez des questions d'éducation, vous envisagez un baptême, etc. ». Dans la presse, il y a une idée de plaisir, où l'on peut en même temps donner des repères et jouer sur des transgressions, qui là encore permettent de grandir. Nous favorisons l'intergénérationnel. La qualité de nos produits permet d'être citoyen dans la société. Notre information s'adresse à tous. Notre affirmation chrétienne, non-institutionnelle, nous place dans une tension entre liberté et fidélité. La liberté éditoriale est toujours au service d'un public pour répondre à ses exigences, dans un grand respect. Les professionnels garantissent la liberté de la presse. Ils crédibilisent notre démarche et nous donnent encore plus de liberté. Nous veillons à éviter tout effet sensationnel et à soutenir l'espérance à travers ce que nous produisons. Au moment du séisme en Haïti, La Croix n'a pas fait sa Une sur des photos de ruines et de morts, mais sur des sauveteurs. C'est l'après-crise, présent aujourd'hui, qu'il faut découvrir. Je crois que Bayard est une aventure culturelle et spirituelle pour les hommes et les femmes de notre société... et pas seulement en France, au regard de l'internationalité de notre congrégation.

***Quelle figure a particulièrement marqué cette aventure ?***

**André Antoni :** Je pense à Bruno Frappat, Président d'honneur du groupe. Sa personnalité m'a beaucoup impressionné. Il a un véritable amour de la presse. Il incarne une époque qui se termine. Il était le journaliste de plume, le modèle d'hier, indépendant de tous les pouvoirs. C'est un « guetteur », tout comme le sont les religieux, aux frontières, qui voient les choses. Il s'est beaucoup battu contre les journaux gratuits ou le Net, car il mettait en doute la qualité. Dans notre nouveau projet d'entreprise, la qualité reste fondamentale. Même si nous avançons sur de nombreux chantiers web. Nous conservons le critère donné par Bruno : celui de la table basse du salon. C'est-à-dire, est-ce que tout ce que je publie peut y traîner sans souci ? Nous avons une histoire, voilà pourquoi nous la continuons. Si nous ne rejoignons pas un public, alors nous ferons autre chose ! Aujourd'hui, nous pouvons oser pour inventer demain et répondre à de nouvelles attentes, aider à comprendre le monde, le sens et la foi qui l'habitent. Nous tâtonnons, nous cherchons. C'est passionnant et éreintant *d'espérer contre toute espérance...*

Florence de Maistre

---

(17B) « La question sociale est devenue territoriale »

Le Ceras change de territoire

---

Le Ceras (Centre de recherche et d'action sociale) est une œuvre plus que centenaire qui exerce une fonction de veille sociale pour l'Église en France et pour les chrétiens engagés sur la question sociale. Son équipe, composée de jésuites et de laïcs, a quitté le cœur de Paris pour s'installer depuis l'automne 2005 à La Plaine Saint-Denis. Rencontre avec Bertrand Hériard-Dubreuil, s.j., directeur du Ceras.

*Qu'est-ce que le Ceras ?*

**P. Bertrand Hériard-Dubreuil :** C'est une équipe de jésuites et de laïcs, mise à la disposition de l'Église, qui travaille avec différents réseaux de chercheurs et d'acteurs engagés sur le terrain social. Nous tenons à notre indépendance, mais nous travaillons volontiers pour la commission sociale de la Conférence des évêques, pour les Semaines sociales de France, le Secours catholique, les Scouts et Guides de France, ou d'autres. Nous disposons de deux médias : la revue *Projet* et le site [www.ceras-projet.com](http://www.ceras-projet.com) qui relaient notre travail. Nous développons une expertise propre sur plusieurs chantiers : migrants et migrations, économie et justice, la doctrine sociale, les banlieues... Nous dispensons également des formations, comme la session nationale de février dernier qui portait sur les conséquences de la crise. Nous intervenons bien sûr à la demande des diocèses ou des associations, par exemple « *La politique, une Bonne Nouvelle* » (PBN).

*Comment définissez-vous la fonction du Ceras ?*

**P. Bertrand Hériard-Dubreuil :** À travers trois mots-clefs qui sont : **alerter, expliquer, accompagner**. Nous alertons l'Église, qui pourrait avoir tendance à rester en vase clos sur des situations sociales dont elle risque de ne pas percevoir toutes les dimensions. Nous expliquons et cherchons des réponses qui ne se réduisent pas à l'humanitaire et à de l'assistanat. Une femme, directrice de cabinet auprès d'un maire, a retrouvés non loin d'ici les bidonvilles qu'elle avait connus à Bogota ! Les gens s'entassent. Les services sociaux ne les visitent plus. Une ville ne peut intervenir dans une copropriété même dégradée. Il a fallu dix ans pour convaincre l'État de s'en préoccuper, pour chasser les marchands de sommeil, pour mettre en place une politique sociale avec un programme de rénovation urbaine. La situation y est tellement enkystée ! Tout est à refaire pour résoudre la situation de l'immeuble d'à côté. Un éducateur spécialisé a enquêté. En tout premier lieu, il a fallu commencer par distribuer à nouveau le courrier... à la criée (il n'y a plus de boîtes aux lettres) ! Notre fonction d'alerte est aussi réflexive et liée à une recherche d'explication. Ensuite, nous sommes sollicités pour accompagner et « publiciser » les initiatives, c'est-à-dire en faire un problème public.

*Pourquoi le Ceras a-t-il déménagé à La Plaine Saint Denis ?*

**P. Bertrand Hériard-Dubreuil :** Un certain nombre de jésuites du Ceras vivaient déjà en banlieue depuis une quinzaine d'années. Moi-même, j'habite à Saint-Ouen. Nous nous sommes rendu compte très concrètement que la question sociale était devenue territoriale. Puisque dans notre mission, c'est le fait d'être aux frontières qui nous intéresse, il était signifiant que le Ceras bouge. Mais l'Institut a mis quinze ans à suivre ! Ce déménagement nous a vraiment ouvert un réseau de relations et a déporté le regard des membres du Ceras. Christian Melon, s.j., par exemple, qui est spécialisé sur l'international et l'immigration, est vraiment heureux d'habiter à Saint-Denis et de vivre en immersion dans son terrain. L'Église locale du 93 est assez pauvre mais très fraternelle. Elle nous offre un large réseau de personnes avec qui nous collaborons vraiment facilement. Concrètement, ce déménagement nous fait

sans doute poser les questions au plus près des acteurs, face à ces friches industrielles, aux déplacements des populations, etc. En restant rue d'Assas à Paris, nous risquions de prendre la pente du notable : d'être de ces experts éveillés qui portent un regard de haut sur les questions sociales. Ici, les acteurs de terrain nous redonnent des contacts et des relations de proximité naturelle et une autre légitimité. Nous pouvons mettre de la chair dans nos propos.

***Comment avez-vous réagi à la crise des banlieues qui a éclaté en 2005 au moment même où le Ceras y emménageait ?***

**P. Bertrand Hériard-Dubreuil :** La crise des banlieues a été un vrai choc pour beaucoup d'entre nous. Nous nous sommes vite mobilisés et nous avons voulu repérer les experts et les interlocuteurs les plus pertinents. Nous avons demandé à un étudiant à Sciences politiques qui était en stage au Ceras de collecter toutes les informations disponibles et de les trier. Il a reçu un premier choc : *Le Parisien* était finalement bien mieux informé que *Le Monde*. Puis un deuxième : dans un espace médiatique qui s'ouvrait, de nombreuses personnes se proclamaient expertes. D'autres, comme Stéphane Beaud, un sociologue qui avait déjà beaucoup travaillé sur le sujet, restaient silencieux à ce moment-là. Il ne cherchait pas à tirer profit de la situation, mais c'est lui que nous avons contacté pour travailler.

***Qui vous semble être une « figure » marquante pour le Ceras ?***

**P. Bertrand Hériard-Dubreuil :** Je pense à quelqu'un comme Jacques Grossard. Il est une vraie figure de passeur. Il est né entre divers réseaux et il est capable d'en recréer. Il m'emmène tous les ans à la fête de l'Huma. Il me présente à tous ses copains qui ne s'étonnent pas de rencontrer un curé ! En vingt ans, il a tiré le quartier de La Plaine Saint-Denis de son état de friche, la plus grosse zone industrielle européenne, devenue l'une des plus grandes poches de pauvreté autour de Paris. Comme directeur du syndicat de « Plaine renaissance », il s'est battu avec les élus, avec les départements, avec l'État pour revaloriser ce territoire, et y faire revenir des entreprises. Il avait proposé ce lieu à François Mitterrand pour bâtir la bibliothèque nationale, et s'était vu traiter de fou ! Finalement, il a contribué à l'implantation du Stade de France. Le maire n'y croyait pas. Lui n'envisageait pas un refus sportif après un refus culturel. Or le stade a stimulé le territoire : un site jusque-là de huit cents hectares de friches.

***Qu'est-ce qui vous interpelle dans sa posture, en quoi vous rejoint-elle ?***

**P. Bertrand Hériard-Dubreuil :** Un rapport officiel de l'urbanisme en Île de France cite Jacques Grossard parmi ceux dont on peut dire qu'ils ont permis la connexion entre un communisme municipal et un gouvernement (celui d'Edouard Balladur) en sortant de l'affrontement idéologique. C'est encore lui qui, au regard du plan d'occupation des sols, a convaincu le maire et l'évêché du besoin d'une maison d'Église comme à la Défense. Le terrain est réservé, il se situe entre le RER et le Ceras ! La Plaine est un territoire fragmenté par les lignes de trains, l'autoroute, le canal, la zone industrielle, etc. Pour le reconfigurer, il faut arriver à travailler ensemble et là nous avons été entendus ! D'une certaine manière, pour les aménageurs du territoire, si les structures sont présentes et existent, tout doit fonctionner. En réalité, dans une société qui s'ethnicise, il faut aussi faire dialoguer les multiples réseaux d'acteurs, car nous avons (c'est le sous-titre de *Projet*) « un avenir en commun ». C'est notre note, notre cause. L'Église ne saurait s'enfermer dans ses prés-carrés, sa liturgie, ses jeunes, ses pauvres, etc. Il nous faut rester aux frontières !

Florence de Maistre

---

## (18B) "Soulever aujourd'hui les questions éthiques dans le monde économique"

### Une initiative née de congrégations religieuses

---

« Éthique et Investissement » est une association créée en 1983 par un groupe de religieuses économes générales de différentes congrégations au milieu des années quatre-vingts. Elle vise à intéresser les investisseurs aux choix éthiques des entreprises. Rencontre avec Sœur Nicole Reille, religieuse de Notre-Dame, chanoinesse de St Augustin, fondatrice de l'association, avec Sœur Michelle Barrot, petite sœur de l'Assomption de St Augustin, présidente honoraire, et Madame Marie-Laure Payen, présidente depuis 2006.

#### *Quels sont les services proposés par Éthique et Investissement ?*

**Marie-Laure Payen** : L'association a pour objectif de former et d'informer sur l'éthique dans les placements financiers. Nous comptons entre cent et cent vingt adhérents, dont plus de la moitié sont des congrégations religieuses. Nous comptons également une dizaine d'entreprises et des particuliers. Nous organisons régulièrement des journées d'études ou soirées d'information, où nous touchons environ quatre cents personnes. Ces temps s'articulent autour de sujets très divers soit par secteurs d'activités (industriel, etc.), soit par thématiques transversales. À l'origine, l'association avait défini des critères pour l'investissement éthique. Ces deux dernières années, nous avons rédigé une nouvelle charte. Elle affirme les valeurs soutenues depuis 1983. La place de l'homme au cœur de l'entreprise reste la priorité. La charte tient désormais compte de l'investissement socialement responsable qui se développe en Europe depuis les années quatre-vingt dix. « Éthique et Investissement » a vraiment, en la matière, fait figure de précurseur !

#### *Qu'est-ce qui a déclenché la création de l'association ?*

**S. Nicole Reille** : Au début des années quatre-vingt, les congrégations religieuses ont commencé à s'apercevoir de leur problème démographique, de l'augmentation du nombre de sœurs âgées et de la baisse du nombre de sœurs au travail. Nous avons eu l'idée de constituer un fonds de retraite. Si l'on souhaite rentabiliser le montant des ventes de nos biens immobiliers, il nous faut le replacer en valeurs mobilières, en bourse. Du coup, nous devenons actionnaires de sociétés. Mais quel sens cela peut-il avoir pour une congrégation religieuse d'être actionnaire de Total, par exemple ? Nous étions une cinquantaine de sœurs économes de diverses congrégations à faire face aux mêmes problèmes. Nous avons vu là un défi à relever : nous étions d'accord pour placer en bourse mais pas pour tout accepter. L'intérêt est financier, mais en pensant à nos sœurs qui vivent dans les pays du Sud, nous ne pouvons pas placer nos fonds dans des sociétés qui exploitent les peuples et les richesses... Nous avons passé plusieurs années à consulter des professionnels, sur le sens de l'éthique pour un chef d'entreprise, sur l'aspect humain face à celui du profit, etc. Nous avons aussi rencontré des théologiens autour de la doctrine sociale de l'Église. Et nous avons retenu trois axes : celui des *critères sociaux de l'entreprise*, celui du *rapport avec le Tiers monde*, et celui du *respect de l'environnement*. En même temps, nous avons recherché une banque qui nous permettrait d'avoir un contrôle sur les titres présents dans notre fonds commun de placement. Nous avons fait appel à la société Financière Meeschaert qui a mis à notre disposition sa technique de gestion.

#### *Comment peut-on évaluer les résultats éthiques des entreprises ?*

**S. Nicole Reille** : L'important, c'est d'abord de questionner les entreprises. En devenant actionnaires, nous avons invité les directeurs à nous parler de leurs actions ou de leurs projets sur tel ou tel critère. Une entreprise n'a jamais vingt sur vingt par rapport à un critère, elle peut toujours chuter, c'est un

terrain très mouvant, surtout lors de fusion, de rachat de filiale, etc. Nous avons tous des placements plus ou moins bons. Il ne faut pas être naïf, mais essayer de faire avancer les choses. La première est de connaître les clefs de la gestion, il nous faut toujours nous remettre à niveau sur les sociétés actuelles, les plans de licenciements, les stock options, l'information boursière, etc. Les entreprises interrogées nous enroulent tout dans un « papier de bonbon rose ». Pour pouvoir connaître une certaine vérité, nous avons participé à la fondation d'Arese, la première agence de notation financière, pionnière en France sur les critères éthiques. Arese réalisait un véritable travail d'enquête et recoupait tous les chiffres. Elle a permis à « Éthique et Investissement » de se développer et d'acquérir de la crédibilité. Depuis, avec la concentration des groupes bancaires, l'activité a perdu sa rentabilité. Une nouvelle agence a été créée, mais, comme elle est financée par les entreprises, on peut émettre des doutes sur celles qui ont de bonnes notes... Nous avons aussi souvent invité des journalistes à nos réunions, ce qui a permis une bonne sensibilisation à notre positionnement. Ils s'en sont donné à cœur joie pour trouver des titres croustillants et ils s'étonnaient que les religieuses s'intéressent à la bourse !

***Qu'est-ce qui fait un bon placement : le rapport financier ou la prise en compte de l'enjeu éthique ?***

**S. Nicole Reille :** Si nous sommes, par exemple, en désaccord avec les activités de Total en Birmanie, la question se pose de maintenir notre placement ou de le retirer du fonds. Dans ce dernier cas, nous ne faisons rien pour que la situation sur place évolue. En revanche, si nous gardons le titre, bien qu'il ne corresponde pas à nos critères, nous sommes en droit de demander que la situation progresse dans les années à venir. Nous avons les mains dans le cambouis... Nous ne faisons pas de l'argent pour de l'argent, sans plus savoir de quoi il s'agit. Nous voulons une réflexion et un questionnement, pour soulever aujourd'hui les questions éthiques et mettre un peu de leur dans le monde économique.

**S. Michelle Barrot :** Néanmoins, nous devons étudier le rendement des placements avec notre démographie, nous avons aussi besoin de manger ! Nous n'avons pas que des pieds moraux, nous sommes plongées dans la masse comme tout le monde. Nous ne cherchons pas l'éthique pour l'éthique, ces placements sont une chance pour les congrégations, notre pécule doit avoir un rendement suffisant, ne serait-ce que par respect pour ceux qui y ont travaillé. Le chrétien n'échappe pas aux contradictions, il est au cœur des défis.

***Quels sont les fruits de cette aventure ?***

**S. Nicole Reille :** L'aventure d' « Éthique et Investissement » nous a beaucoup ouvertes au monde. J'ai vécu de près des drames, comme celui du Congo, où des gens quittent un boulot à cent dollars pour un à mille, mais qui, du jour au lendemain, se retrouvent sans rien. L'entreprise est partie sans laisser d'adresse et il n'est plus possible de retrouver le premier emploi à cent dollars. La puissance financière nourrit des guerres, la mafia... D'autres entreprises jonglent avec leurs contraintes, cherchent à appréhender les crises, à s'en saisir comme d'opportunités pour avancer, à proposer des reconversions à ses salariés. Nous pouvons expliquer et partager toutes nos découvertes avec nos sœurs au sein de nos congrégations. Et puis, il y a eu des progrès depuis vingt ans ! On n'a jamais parlé des paradis fiscaux comme on en parle aujourd'hui, les entreprises doivent répondre de leur responsabilité sociale, etc.

**S. Michelle Barrot :** Ma conscience citoyenne est autrement éclairée ! Cela m'aide au niveau de l'entreprise qu'est ma propre congrégation, de la gestion des maisons de retraite, etc. J'ai aussi un autre regard au quotidien, sur la place des personnels, les enjeux de la formation, et même quand j'effectue des achats dans les grandes surfaces ! Je m'intéresse aux conditions de travail de la caissière, à la fabrication du produit. Mais je reste frappée du fait que la majeure partie des étudiants en économie n'aborde pas ces sujets pendant leurs cursus. Nous avons encore un beau travail de sensibilisation devant nous ! Je regrette aussi que les évêques aient créé leurs propres fonds sociaux de leurs côtés. Si l'Église, les religieux et les religieuses avaient initié une démarche commune, la signification aurait été belle pour la société d'aujourd'hui.

Florence de Maistre

---

**(19B) "C'est dans ma manière de faire que j'essaie de dire quelque chose"**

**Travailler en milieu non confessionnel (1)**

---

Une quarantaine de religieux et religieuses participent en France au groupe "vie religieuse et travail en milieu non confessionnel". Ils se réunissent régulièrement, partagent leurs expériences et leurs questions, relisent ensemble leurs vies. Car, il ne s'agit pas seulement d'exercer une activité professionnelle mais de la vivre dans un certain esprit. Rencontre avec Florence Hamon, 41 ans, sœur de la Providence de la Pommeraye au Kremlin Bicêtre et technicienne d'intervention sociale et familiale (TISF) au sein d'une association d'aide à domicile ; Isabelle Brabant, 32 ans, sœur de l'Institut de saint Joseph et médecin généraliste dans un cabinet indépendant à Saint-Étienne ; Sophie Mathis, 34 ans, sœur de la Providence de la Pommeraye au Kremlin Bicêtre et professeur de mathématiques dans un collège public.

*Comment s'est articulé votre choix d'exercer une activité professionnelle et l'entrée dans la vie religieuse ?*

**Florence Hamon** : Avant de devenir religieuse, j'exerçais dans un laboratoire médical. J'ai pris une année de disponibilité pour entrer en première année au noviciat et j'ai dû démissionner pour la deuxième année. Ensuite, pour moi, c'était très clair : il fallait que je trouve un autre travail. J'ai pris un temps de discernement pour envisager ma réorientation professionnelle. J'ai effectué différents stages et découvert le travail au domicile des familles. J'ai alors suivi un processus de formation. Il se trouve que la congrégation a une longue histoire en lien avec ce métier et qu'elle recherche tout particulièrement la proximité avec les gens. Pour moi, être au cœur des familles, c'est être au cœur du cœur !

**Isabelle Brabant** : J'ai débuté mes études de médecine avant de devenir religieuse. Néanmoins, je me suis posé la question de ce choix de vie assez tôt. Ma vocation religieuse et ma vocation professionnelle sont très proches dans mon cheminement. J'ai effectué les deux premiers cycles universitaires avant le noviciat. Puis j'ai fait mon internat de médecine en étant religieuse. Lorsque j'ai rencontré l'Institut saint Joseph, j'ai senti que je pourrais unifier ma vie, car cette congrégation honore toutes les actions professionnelles. Nos Constitutions indiquent : "*entrer au service de toutes sortes de proches, dans toutes sortes de services*". Je vis le charisme de l'Institut au quotidien. Je suis religieuse, médecin généraliste et installée dans un cabinet indépendant avec des associés.

**Sophie Mathis** : J'étais déjà enseignante avant de rencontrer les sœurs. Je n'avais pas l'idée de la vie religieuse lorsque j'ai commencé à travailler. Mon métier me tient très à cœur, ne pas l'exercer serait très incohérent pour moi. Notre Livre de Vie invite à "favoriser la croissance humaine et spirituelle de toute personne". L'éducation est un beau chantier ! Ça a beaucoup de sens pour moi d'enseigner au sein de l'éducation nationale, c'est être présent dans un milieu qui accueille toute personne. Et il s'agit de reconnaître la présence de Dieu en tous lieux, tous milieux, tous métiers.

*Comment vous situez-vous par rapport à vos collègues, à vos relations professionnelles ?*

**Florence Hamon** : Je suis arrivée dans une nouvelle équipe, il y a trois ans, au milieu de nombreuses difficultés interpersonnelles. Ça n'aurait eu absolument aucun sens d'en rajouter avec ma vie religieuse. Je voulais d'abord que l'équipe me connaisse en tant que professionnelle. D'autant que le secteur social est plutôt anticlérical ! Et puis, je l'ai dit une fois à une collègue, je suppose qu'il y a eu du bouche à oreilles. Et j'ai fini par le dire "officiellement". D'ailleurs, j'ai invité un petit groupe de collègues pour un repas à la communauté, ils avaient hâte ! En revanche, il est hors de question que j'en parle avec les familles auprès desquelles j'interviens ! D'abord, c'est interdit par le règlement. Ensuite, il arrive que

celles qui ont des crucifix dans toutes les pièces de leurs logements n'offrent même pas un verre d'eau... J'ai honte et je comprends mieux les réactions de mes collègues ! Et puis, je prendrais le risque de voir les familles me solliciter encore plus et de me faire "récupérer"... Parfois, la discussion autour de la vie consacrée peut venir. Mais je ne suis pas là en tant que religieuse. C'est dans ma manière de faire, que j'essaie de dire quelque chose. C'est une manière qui est colorée.

**Isabelle Brabant** : Quand la congrégation m'a envoyée à Saint-Étienne, et comme j'avais le grand désir de m'installer, j'ai envoyé un CV et une lettre à tous les médecins de la ville. Aujourd'hui, je suis associée avec un couple. Elle, Fatia, est d'origine maghrébine et musulmane. Lui, Jean-Marc, se revendique athée. Dès notre première rencontre, je leur ai dit que j'étais religieuse, car les Stéphanois sont très étonnés lorsque quelqu'un vient à Saint-Étienne sans raison apparente. Fatia et Jean-Marc retrouvent pleinement leur conception du métier dans les images véhiculées par la vie religieuse. Et je me suis rendu compte qu'ils disent très facilement qu'ils se sont associés avec une religieuse ! En revanche, je ne le dis pas aux patients, il n'y a aucun signe particulier dans le cabinet. Depuis quelque temps, j'ai quand même accroché un poster d'une œuvre d'Arcabas qui représente Marie enceinte. Ça a beaucoup de sens pour moi car je fais de nombreux suivis de grossesse. Je m'aperçois par quelques réflexions inhabituelles de patients, que certains savent que je suis religieuse. Je ne le cache, ni ne l'aborde. Mon idée est d'abord de les rencontrer, d'être en vérité avec eux. Pour moi, transmettre la Bonne Nouvelle ne passe pas forcément par le fait de la dire.

**Sophie Mathis** : Je suis, depuis cette année, dans un nouveau collège situé dans une zone d'éducation prioritaire (Zep). L'intégration est un peu compliquée. Il faut du temps pour que la relation de confiance s'installe et il est encore trop tôt pour dire une parole. Dans l'ensemble le milieu est très désintéressé et il a une grande méconnaissance de la foi ! Actuellement, une de mes collègues, très discrète, se rend compte de quelque chose... À chaque fois qu'elle me téléphone, elle tombe sur quelqu'un de différent, elle se demande pourquoi je ne profite pas des vacances pour me rendre auprès de ma mère qu'elle sait souffrante, etc. Je sens un terrain favorable, mais je préfère donner à comprendre et me laisser interroger. C'est amusant, les élèves sont eux très spontanés sur le sujet ! Certaines discussions sont possibles avec vigilance pour ne pas prêter à confusion.

*Qu'est-ce que votre activité professionnelle apporte à votre vie religieuse, à votre communauté ?*

**Florence Hamon** : Je crois que j'apporte la vie des gens, la pâte humaine, et cela peut « nourrir » la vie communautaire. C'est important, sinon nous serions à côté des soucis des familles, des soucis des enfants, de leurs joies et de leurs peines ! Je suis porteuse de ce monde que je rencontre auprès de nos sœurs qui sont à la retraite et qui le connaissent autrement. De son côté, la communauté m'aide à relire mon expérience. Elle me permet de prendre de la distance quand je dois faire face à un cas inattendu, de le vivre plus sereinement. Le fait de rencontrer le Christ m'a appris à poser un regard positif sur les familles pour les aider à progresser. Et je sais que mes sœurs portent "naturellement" dans la prière les situations familiales délicates. Ma mission n'est plus seulement ma mission. C'est une mission partagée, nous cheminons ensemble, nous la portons ensemble.

**Isabelle Brabant** : La formulation de la question m'étonne ! C'est ma vie, elle n'est pas coupée en deux. La dimension utilitaire du sens "apporter" me heurte ! La vie religieuse apostolique ne se limite pas aux moments communautaires, elle est vraie dans tous les lieux où je me trouve. Je rencontre beaucoup de jeunes qui ont une vie ecclésiale d'un côté et une vie professionnelle de l'autre : ça me pose un souci profondément viscéral. Pour les religieux qui exercent une activité professionnelle, le travail est la façon d'être pleinement à la suite du Christ et engagés en Église. Le désir de suivre le Christ prend forme là, chemin faisant. Je fais l'expérience de trouver du sens et de mieux mesurer comment servir dans ce travail-là. Je suis tout le temps en recherche d'équilibre et la communauté est un lieu de vérification. Elle me façonne... elle fait celle que je suis au travail.

**Sophie Mathis** : Le travail permet d'être connectée à la vie et d'en rendre grâce. D'entendre aussi les angoisses, les préoccupations, les appels. D'intercéder pour toutes les situations confiées. J'apporte cette vie à la communauté et elle me renvoie au travail ressourcée, habitée par plus de courage et de paix.

Nous ne sommes pas dans le tout travail, c'est une chance pour l'équilibre ! Le travail permet aussi d'être en relation avec des incroyants, des athées, des indifférents. C'est important car sinon nous resterions dans notre bulle, dans une certaine évidence de la foi. Ces rencontres donnent une vitalité à notre foi, elles permettent de ne pas nous enfermer, de nous laisser interpeller voire déboussoler. La communauté, le fait de vivre avec des sœurs que je n'ai pas choisies, me rend aussi libre dans mon désir d'être avec mes collègues et tout le personnel sans esprit partisan. Il s'agit de faire de notre mieux, de dépasser sans cesse notre petite préférence pour le bien commun. C'est évident... et on y travaille tous les jours ! Quelque chose peut s'éveiller.

***Quelle rencontre, quelle parole caractérise ce que vous vivez ?***

**Florence Hamon** : J'ai accompagné pendant deux ans une famille de quatre enfants, dont des jumeaux. L'un d'eux est lourdement handicapé. La première fois que je l'ai porté, j'ai vraiment eu l'impression d'avoir « un légume » dans les bras. J'ai essayé d'entrer en relation avec lui, de dépasser son handicap, de me dire qu'avant tout c'était un enfant. J'ai été traversée par de multiples questionnements quant au handicap. Mais je garde le souvenir d'un très beau fou rire ! Nous avons beaucoup travaillé avec une psychosomaticienne et l'enfant aimait beaucoup "*ainsi font, font, font...*" Un jour nous l'avons mimé et chanté avec son jumeau et il a éclaté de rire ! Je le vois encore, l'image est très belle : c'est la vie qui l'emporte. Pour moi, c'est très lié à la vie cachée à Nazareth avec Marie qui garde tout dans son cœur. Cela rejoint aussi le lavement des pieds : c'est-à-dire la vie donnée.

**Isabelle Brabant** : J'ai reçu une fois au cabinet une jeune femme, sans papier, du Congo Kinshasa. Elle était dans une grande détresse, elle n'avait ici aucun compatriote. Elle s'était enfuie sans savoir si ses enfants étaient encore en vie. Je l'ai écoutée et elle a exprimé être catholique. Chez nous, la sœur la plus âgée a longtemps œuvré en Afrique et j'ai proposé à la jeune femme de venir à la communauté. Elle vient régulièrement discuter avec une sœur ou l'autre et par nos réseaux de relations nous avons pu avoir des nouvelles de la situation sur place... Dans mon métier, la bonne distance avec le patient est toujours une question. J'hésite toujours à aller plus loin. Je crois que c'est bien de temps en temps ! La phrase qui me touche est à la fin de l'Évangile du Bon Pasteur "Je suis venu pour que les hommes aient la vie en abondance". Que Jésus entende sa mission de cette manière-là, me motive pour pouvoir honorer cette vie à connaître et à reconnaître. Ça me parle dans mon travail aujourd'hui, parce que c'est vrai pour tout homme !

**Sophie Mathis** : Je suis témoin de nombreuses choses très belles dans des lieux différents. Je pense à l'initiative de l'adjointe pour le départ à la retraite du conseiller principal d'éducation qui a longtemps été investi dans l'établissement. Au lieu d'offrir plusieurs petits cadeaux, elle a proposé de confectionner un immense patchwork : une couverture collective avec des tissus de chaque collègue ! Cela dit vraiment le projet éducatif d'une communauté. L'esprit d'Évangile, je le reçois de mes collègues. "*Il nous précède en Galilée*", à moi de le reconnaître et d'y participer aussi.

Stéphane Laforge



---

**(20B) « Notre témoignage ne passe pas par la parole »**  
**Travailler en milieu non-confessionnel (2)**

---

Catherine Alleaume, sœur de l'Immaculée Conception de Castres, Marie Cantegrit, sœur du Bon Pasteur d'Angers, Mireille Istin, auxiliaire du Sacerdoce, sont religieuses apostoliques. Elles ont été envoyées par leur congrégation pour s'engager dans le monde du travail. Respectivement infirmière-puéricultrice, avocate, et ingénieure, elles vivent au milieu des hommes et des femmes, comme Jésus l'a fait avant elles.

*Comment votre condition de religieuse est-elle perçue dans votre entourage professionnel ?*

**S. Catherine Alleaume** : Tous mes collègues ne savent pas que je suis religieuse. Il y a une réelle méconnaissance de la vie religieuse. Elle est toujours associée à une image austère et à un manque d'humanité. On m'a demandé si j'allais quitter mon emploi ou venir avec un voile. Je ressens derrière certaines remarques un traumatisme quant à l'Église.

Les premiers mois, de nombreux collègues sont venus se confier à moi. Ils me voyaient comme quelqu'un avec qui on peut avoir une conversation profonde. J'ai refusé car je suis là à titre professionnel. Je n'ai d'ailleurs jamais fait part à ma direction de mon statut lors des entretiens d'embauche.

**S. Marie Cantegrit** : Les personnes ont une image différente de l'Église après le Concile. Quand je parle de ma vie, mes collègues me disent que l'Église a évolué, qu'elle est plus ouverte. Je rencontre des avocats antichrétiens qui ont changé leur manière de voir l'Église. J'ai des discussions profondes avec mes collègues, j'entre dans l'intime. Je note beaucoup de respect et aussi beaucoup d'interrogations. Beaucoup de mes collègues m'ont dit que je les avais réconciliés avec l'Église.

**S. Mireille Istin** : Le fait d'annoncer mon statut de religieuse m'a fait rater deux emplois lors des entretiens d'embauche. J'ai donc cessé. Dans l'entreprise pour laquelle je travaille, je l'ai dit à un collègue et à mon patron. Ce dernier m'a répondu qu'il était athée militant mais qu'il aimait les personnes engagées. Je suis frappée par les nombreuses idées fausses sur le christianisme. Je travaille avec de jeunes ingénieurs de 25-30 ans qui ont une réelle méconnaissance de la vie de religieuse et du christianisme.

*Comment envisagez-vous votre présence au sein du monde du travail ? Est-elle un témoignage chrétien ?*

**S. Mireille Istin** : Je ne me pose pas la question de savoir si j'apporte un témoignage de foi. L'image du Christ qui a vécu au milieu des hommes est très forte pour moi. J'essaie avec certains de mes collègues de partager sur le sens de notre humanité de chrétiens, sur l'incomplétude de notre être.

Je souffre de la mauvaise image de l'industrie au sein de l'Église. On en entend rarement parler en bien. Or, des personnes droites y travaillent. Le Christ aime ces personnes. Il est important que quelqu'un soit là pour le voir.

**S. Marie Cantegrit** : Ce témoignage nous dépasse. J'ai compris que je n'étais pas envoyée seule mais au nom de l'Église. En plus de l'aspect professionnel, j'essaie de témoigner de l'espoir que je porte à la personne concernée par le dossier. Je nourris mon expérience professionnelle de la prière. Je vais vers les gens au nom du Christ mais sans le dire. Jésus vivait au milieu des hommes. J'essaie de me demander comment Il vivrait des situations actuelles : ce couple qui se déchire, cet enfant perdu en manque de repères....

*Comment décrire alors ce que vous vivez ?*

**S. Catherine Alleaume** : Notre témoignage ne passe pas par la parole. Si je dis à une femme "*Jésus Christ t'aime*", elle ne va pas comprendre car elle n'est pas croyante. Mon témoignage passe par l'accompagnement des femmes qui viennent à l'aide sociale. Il y a quelque temps, j'ai passé trois heures avec une maman. Elle voulait allaiter mais son bébé refusait de prendre le sein. Elle le ressentait comme un échec. Elle a pris progressivement confiance. Ensuite, elle était rayonnante car elle avait réussi. Je me suis rendue disponible afin que cette maman ne vive pas un échec. Je suis confrontée à des filles de 18-19 ans qui ont traversé des échecs scolaires, familiaux... J'essaie de faire en sorte qu'elles aient une bonne expérience avec leur enfant.

*Chacune d'entre vous travaille dans un milieu professionnel différent et est confrontée à une crise pluriforme (humaine, sociale, économique...). Quelles sont vos sources d'espérance ?*

**S. Marie Cantegrit** : Je perçois la crise économique dans le calcul des pensions alimentaires, par exemple. Des personnes qui se retrouvent au chômage demandent à en diminuer le montant. D'autres manquent de repères. La transmission de valeurs simples ne s'est pas réalisée : elles ne savent pas gérer un budget et sont coincées dans une situation de surconsommation... J'ai récemment traité un dossier dans lequel un homme a eu un bébé avec une femme, puis il est parti avec la sœur aînée. L'enfant vit aujourd'hui avec son père et sa tante. Que va donner cette situation dans quelques années ? Je rencontre des personnes qui ne communiquent plus entre elles et règlent obligatoirement leurs problèmes par voie juridique.

Face à ces situations, je reste pleine d'un espoir réaliste. Je m'interroge pour savoir comment trouver une mesure de médiation pour amener ces personnes à renouer le dialogue. Je ne cherche pas à gérer les actions ponctuellement mais dans la durée afin que la situation soit viable pour tous les protagonistes. La crise que nous traversons invite à réfléchir à de nouvelles valeurs.

**S. Catherine Alleaume** : La spiritualité de notre congrégation s'enracine en « Jésus Sauveur ». Tomber n'est pas grave, l'important est de se relever. Cette spiritualité m'anime dans mon travail. Je rencontre de futures ou de jeunes mamans marquées par des traumatismes. Ces femmes vivent mal leur grossesse. Je veux leur permettre de découvrir qu'elles portent la vie en elles et qu'elles sont capables de la transmettre, pas seulement en la donnant mais en créant un lien avec leur enfant. Je suis toujours émerveillée par la capacité de vie que ces femmes ont en elles. Ce désir de vivre m'épate, je contemple en elles les germes de vie.

**S. Mireille Istin** : Dans l'industrie, la crise se manifeste par moins de travail et une perte de salaire. La crise a changé les choses en profondeur, elle a apporté plus d'humilité.

J'aime mon travail, j'aime l'ambiance dans les usines. Il est important que des hommes et femmes exercent ce métier, précieux pour la richesse de ce pays. Je me bats contre des idées reçues selon lesquelles la finance doit tout diriger. A mes yeux, l'industrie peut être un lieu de contemplation.

Stéphane Laforge

---

**(21B) « Un vivre avec qui nous oblige à repenser  
notre façon de dire notre foi »**

---

**A Mantes-la-Jolie et Limay (Yvelines), deux communautés\* partagent le quotidien des habitants de quartiers populaires marqués par la violence, les difficultés économiques, le multiculturalisme. Sur place, elles œuvrent pour créer une vie sociale et témoigner d'une parole chrétienne.**

\* Communauté des Filles de la Croix et communauté des Sœurs de la Divine Providence

***Quelle est votre mission ?***

**Communauté des Filles de la Croix.** Nous sommes arrivées sur le quartier du Val-Fourré en 1986. A l'époque, la population de Mantes-la-Jolie changeait de visage, les pauvretés se trouvaient dans ce quartier difficile. A la demande de la mairie, nous nous y sommes installées. Il n'y avait alors plus aucune vie associative.

Nous assurons une présence auprès de la population de ce quartier et témoignons de l'existence d'un Dieu qui aime. Nous prêtons attention aux valeurs du quartier, et à ce qui s'y vit : la solidarité, la tolérance, la cohabitation positive de différentes cultures.

**Communauté des Sœurs de la Divine Providence.** Nous nous sommes installées à Limay en 2005. Cette ville a une structuration différente du quartier du Val-Fourré. Elle comprend des pavillons et des tours de cinq ou six étages. Notre œuvrons sur place à la création de liens sociaux entre les habitants.

***Quelles sont les caractéristiques de vos lieux de mission ?***

**Communauté des Sœurs de la Divine Providence.** Il y a une grande mixité sociale et culturelle. La majorité des habitants travaille, mais on observe une forte inactivité des garçons de 17- 19 ans. Ils ont arrêté leur scolarité et sont désœuvrés. Un important trafic de drogue a aussi cours, des arrestations ont régulièrement lieu.

**Communauté des Filles de la Croix.** Le Val-Fourré abrite une population issue de l'immigration. Le quartier est marqué par de grandes différences : religions, modes de vie, valeurs, structures familiales, etc. Il y a également une grande pauvreté. Des hommes sont venus pour travailler à l'époque où l'industrie automobile était florissante. Cette dernière s'est aujourd'hui effondrée. On perçoit aussi des difficultés d'adaptation chez certains. Tous les habitants ne maîtrisent pas le français. Des femmes arrivent de l'Afrique profonde et sont « casées » dans un appartement au 11<sup>e</sup> étage d'une tour... A notre arrivée, nous avons pris toutes ces réalités en pleine face. Cela nous a façonnées, il nous fallu apprendre et comprendre.

***Comment se traduit votre mission en actes ?***

**Communauté des Filles de la Croix.** En lien avec le Secours catholique, nous contactons des familles du Val-Fourré pour leur proposer d'emmener leurs enfants en vacances. Ce sont essentiellement des familles de Versailles qui accueillent chez elles ou sur un lieu de vacances. L'idée est de permettre à ces enfants de découvrir un autre environnement que leur quartier.

Nous travaillons aussi à la lutte contre l'illettrisme. Nous avons élaboré « Eveil-mat-ins » ou Eveil maternel en insertion scolaire. Ce projet a une double ambition : permettre aux enfants de 3 à 11 ans d'acquérir les aptitudes scolaires et faire le pont avec la population, souvent nos bénévoles, qui ignore ce qui se vit au sein du quartier. Nous prenons aussi part à une équipe de soutien aux migrants.

**Communauté des Sœurs de la Divine Providence.** Nous avons créé une antenne de la confédération nationale du logement, arrêtée depuis, et un relais de quartier pour un partage de l'Évangile et de la vie. Nous essayons de créer du lien par des discussions improvisées. Certains échanges débutent ainsi. Notre action s'inscrit dans l'informel via différentes associations de quartier, comme le Secours catholique. Nous rencontrons des personnes venues des pays de l'Est qui ont fui leur pays et se rendent au centre des réfugiés. Nous les visitons, mais il faut être patient pour avoir de vraies discussions. Nous sommes confrontées à la barrière de la langue et aux peurs de ces hommes et femmes. Nous rencontrons aussi des réfugiés en difficulté aux Restos du cœur, des Tibétains, par exemple. Ils sont attentifs à notre présence et apprécient d'avoir quelqu'un qui les écoute. Nous apportons notre aide pour des démarches administratives comme l'obtention d'un visa.

*A-t-il été simple de mettre en œuvre ces différents projets ?*

**Communauté des Filles de la Croix.** Concernant notre structure d'insertion scolaire, nous avons vite constaté que l'idée que nous nous faisons de notre projet était à des années lumières de la réalité. « Eveil-mat-ins » a ouvert ses portes en novembre 1994. Au départ, nous accueillions neuf enfants. Tout se passait bien jusqu'à la fin de la séance où l'on assistait à un déchaînement de violence de la part des enfants âgés de 5 à 7 ans. Coups, crachats, etc., ils ne voulaient pas partir. C'était leur façon de l'exprimer. Nous avons compris que la violence est au cœur de la vie de ces enfants : famille, école... Au Val-Fourré, la violence est constante, même si elle n'émerge pas. Nous avons donc retravaillé notre présence à leurs côtés, à savoir l'accueil et la séparation. Nous comptons aujourd'hui une centaine d'inscrits et une trentaine de bénévoles.

*Comment relisez-vous votre expérience à la lumière de votre engagement religieux ?*

Nous sommes au milieu de personnes sans identité : elles n'ont pas de papiers ou ne sont pas reconnues. Pour notre Seigneur, tout être humain est précieux et mérite d'être traité avec dignité. Notre vie religieuse implique d'être au plus près des humbles, chemin de l'incarnation. Lorsque des hommes et des femmes se parlent, une humanité se crée. Notre vie religieuse contribue à faire grandir en humanité. Et là où nous humanisons, Dieu peut diviniser. La vie religieuse apostolique au cœur des cités y fait exister l'Église.

L'expérience que nous vivons nous oblige à repenser notre façon de parler de notre foi et à la dire. Nous côtoyons des musulmans croyants. Pour nous comprendre, nous devons trouver les bons mots. Ce dialogue interreligieux est important. Notre action est aussi une parole d'Église.

*La banlieue est très souvent pointée du doigt et décriée. Y vivez-vous des moments de joie et d'espérance ?*

La violence est présente au cœur de ces quartiers mais de belles choses se vivent aussi ici.

Il y a autant de galères que de joies au quotidien. La participation de dizaines de personnes aux cercles de silence, action de soutien aux sans-papiers, que nous avons mis en place sur Mantes-la-Jolie, en est une. Nous nous réjouissons aussi de la naissance d'une amitié entre des femmes d'origines différentes. Nous sommes heureuses de voir que des jeunes femmes musulmanes s'associent à notre structure d'insertion scolaire.

Nos joies viennent de la rue quand nous rencontrons des personnes habitées par une force de vie incroyable. Nous sommes heureuses quand nous voyons Fatimata. Elle a été envoyée à la structure par son institutrice. Elle avait trois ans et ne parlait pas. A force de jouer avec elle, de lui lire des histoires, elle a surmonté son handicap. Elle est aujourd'hui en terminale.

Stéphane Laforge